Roman

(JAPAN : AOKIGAHARA)

Ce que mon père nous a caché !

K. ADNANE RAIS

Roman

(Japon : Aokigahara)

Ce que mon père nous a caché !

K. Adnane Rais

Il est interdit de reproduire ce texte « intégralement »
ou « partiellement » sans autorisation de l'auteur.

ISBN : 978-9920-25-775-6

Pour me contacter, voici mon email :

adnanerais1234@gmail.com

Résumé de la première partie :

Le premier roman raconte l'histoire d'Adnane, qui reçoit une lettre de son amie Téberesse lui annonçant qu'il s'agit de la dernière. Peu après, des rumeurs circulent, prétendant que la jeune femme se serait rendue aux Bermudes. Notre héros décide alors de se lancer dans une aventure palpitante vers ce lieu mystérieux, avec trois compagnons : le gardien Avironne, Marta et Cremo.

Tout au long du voyage, ils sont confrontés à une succession d'événements périlleux, riches en suspense, dans l'unique but de retrouver Téberesse. L'aventure débute par la rencontre d'Adnane avec Parson, un chat extraordinaire, sur l'une des îles des Bermudes, à qui il prête main-forte pour se venger d'un charmeur maléfique ayant exterminé son peuple ! Par la suite, le groupe se dirige vers le Triangle des Bermudes, où ils passent une nuit dans une maison abandonnée, située au cœur d'un désert aride, avant de s'enfoncer dans l'obscurité d'un labyrinthe souterrain. Finalement, ils retrouvent Téberesse, mais sous une apparence totalement différente de celle qu'ils imaginaient.

Le premier tome se conclut par la fuite d'Adnane, de Marta et de Cremo, laissant le gardien Avironne seul face à Téberesse et au monstre Horn. De retour dans leur monde réel, Adnane choisit de garder le silence sur cette aventure, craignant de ne pas être cru et que son récit ne soit perçu que comme le fruit de son imagination.

Résumé de la seconde partie :

De retour de son premier voyage au cœur du Triangle des Bermudes, Adnane apprend que sa femme Sofia est enceinte de sept mois.

Deux mois plus tard, ils donnent naissance à un magnifique garçon qu'ils prénomment Muhammad, dans un hôpital renommé de Washington, sous la supervision du docteur Fondic. Cependant, les choses basculent lorsqu'un individu inconnu et furieux fait irruption dans l'hôpital et enlève Sofia sous la menace.

Au fil du récit, nous découvrons que l'épouse d'Adnane a été conduite vers une zone située dans le désert du Nevada, connue sous le nom de Zone 51.

Qui a kidnappé Sofia ? Pour quelles raisons ? Et quel rôle joue réellement le docteur Fondic dans cette affaire ?

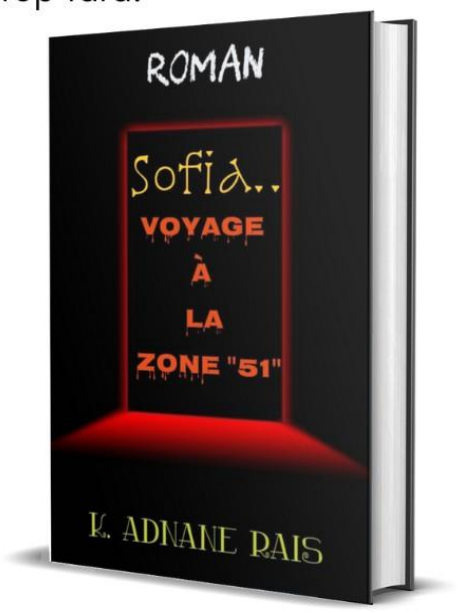
Autant de questions auxquelles Adnane tentera de répondre en se lançant dans une aventure audacieuse vers cet endroit, déterminé à sauver sa femme. Il est accompagné de Cremo, contraint de le suivre, et de Minges, son oncle, ancien employé de cette zone, tandis que Marta reste auprès du jeune Muhammad.

De nouveaux personnages marquants apparaissent, renforçant le suspense : Benjamin, Abigail, le scientifique Henry, le prisonnier Jaafar, le sinistre Laidem, l'infirmière Jessica, l'avocat Léon, Hillinia...

Le roman se structure en deux parties bien définies. La première s'achève à l'intérieur de la Zone 51, avec le sacrifice de Cremo, qui permet au groupe de gagner un temps précieux pour s'enfuir, suivi de la mort de Henry et de Minges, avant l'assassinat de Sofia, abattue par Laidem, qui nourrissait une haine profonde envers Adnane, ravivée par la naissance de Muhammad.

La seconde partie se déroule vingt-quatre ans plus tard. Muhammad, désormais adulte, découvre par hasard plusieurs papiers soigneusement dissimulés derrière une étagère remplie de livres.

Dans la scène finale, Hillinia, son épouse, rompt le silence de la pièce où se trouve Muhammad pour lui annoncer qu'il doit rencontrer quelqu'un à l'extérieur, une personne affirmant détenir une information concernant son père, qu'il doit impérativement connaître avant qu'il ne soit trop tard.



Résumé de la troisième partie (et dernière) :

Le troisième roman se déroule en une seule journée, un jour qui change la vie de Muhammad à jamais. Il reçoit une nouvelle surprenante, qui lui révèle des secrets que son père a cachés pendant vingt-quatre ans !
Entre passé et présent, Muhammad se lance dans une aventure imprévue aux côtés de la nonne Marta.
De nouveaux personnages apparaissent, chacun montrant une facette de l'homme que nous pensions bien connaître : Adnane.
Chaque minutes rapproche notre jeune héros de la vérité bouleversante... mais est-il prêt à l'accepter ?

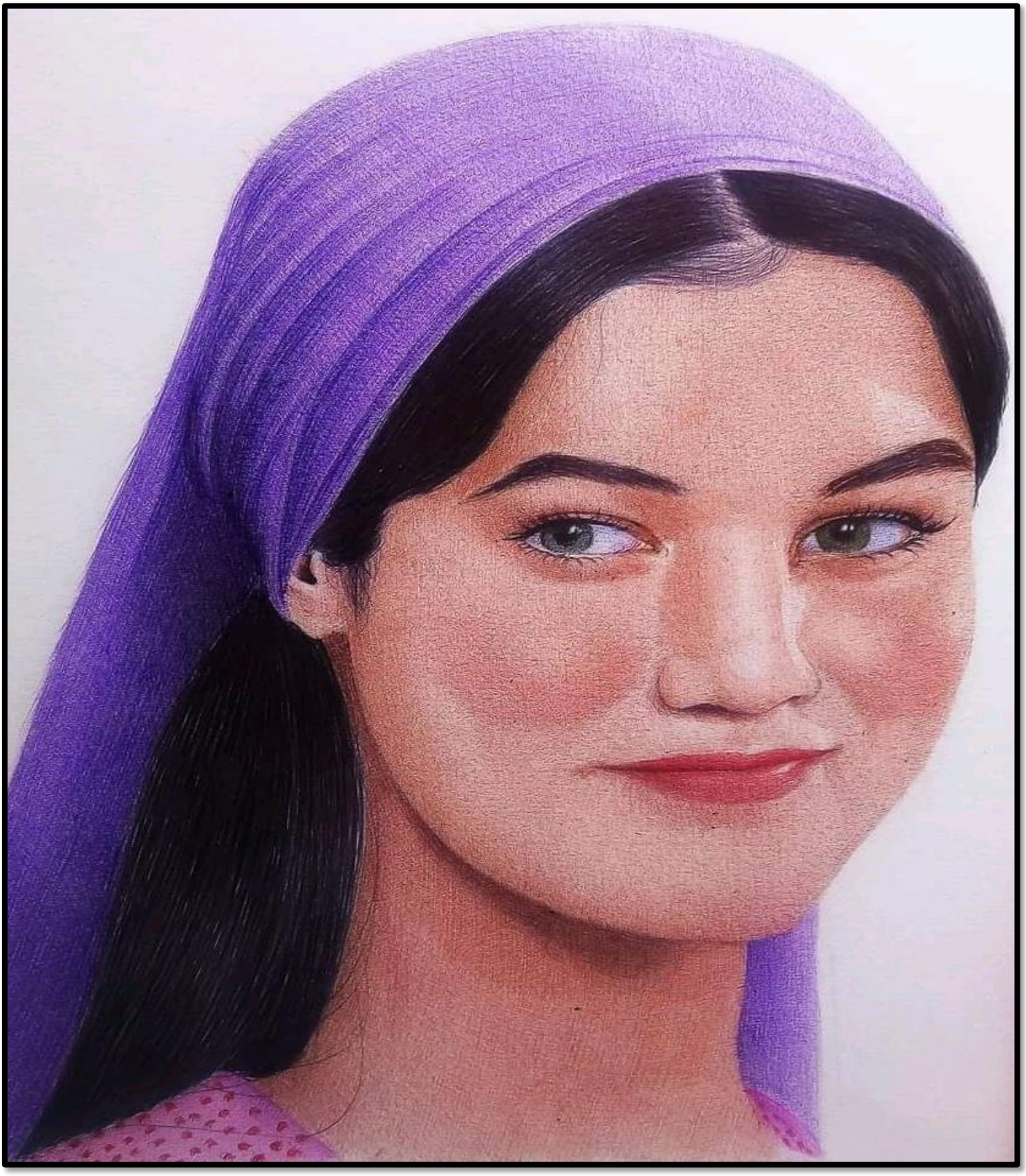
الحقيقة عمرها ما تموت. يمكن يتأخر ظهورها، لكن عمرها ما تموت.

ا لعتراف ا لخي, مص (1978)

[The truth never dies. It may take time to appear, but it never dies. (The Final Confession, Egypt (1978)]

Muhammad

Ce dessin est réalisé par : **Ahmed Kamal**

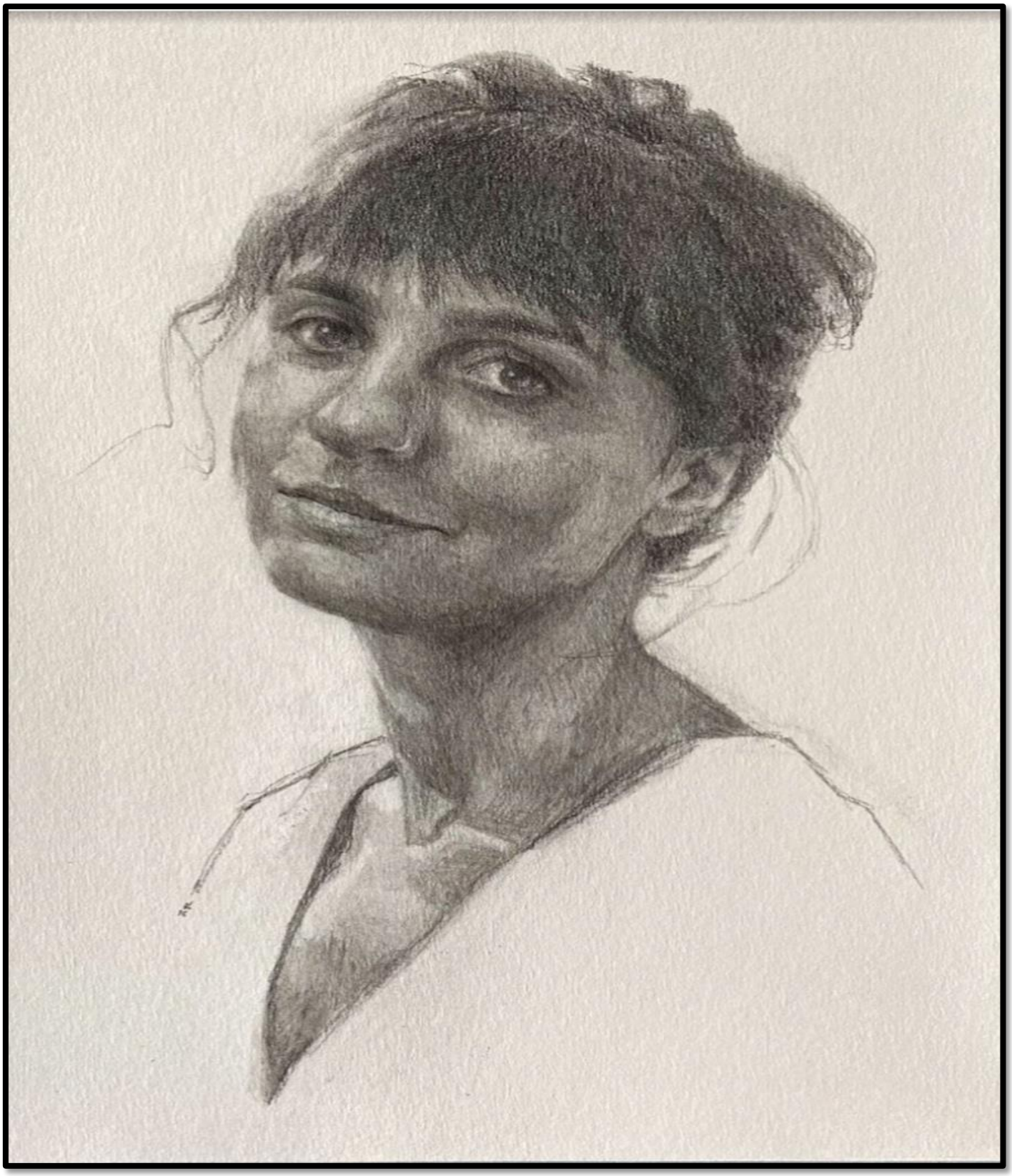


Hillinia

Ce dessin est réalisé par : **L.E**

Izou Natasha

Ce dessin est réalisé par : **Yin Wang**



L’infirmière Lyna

Ce dessin est réalisé par : **Zac Rybacki**

Chapitre 20

(Muhammad)

<u>Le gardien Avironne est de retour !</u>

Imaginez, vingt-quatre ans après le voyage de mon père vers le Triangle des Bermudes, nous voici enfin sur le point de rencontrer la dernière personne liée à cette incroyable aventure... Une nouvelle à couper le souffle, car elle nous permettra de lever le voile sur ce qui s'est passé après la fuite d'Adnane, Marta et Cremo, abandonnant derrière eux le brave Avironne.

Je brûle d'impatience à l'idée de l'annoncer à sœur Marta ! Ses yeux pétilleront sans aucun doute de joie en apprenant son retour.

À ce sujet, depuis la mort de son mari Cremo, suite à un accident vasculaire cérébral, Sœur Marta a enduré une

grave période de dépression. Pendant des jours, des semaines, elle s'est retirée du monde, noyée dans son chagrin. Puis, à un moment de sa vie, elle a décidé de se consacrer entièrement à sa foi, en devenant nonne dans l'Église, car selon elle, les démons étaient la principale cause de tous les malheurs survenus au cours des années précédentes.

Quant à moi, mon enfance fut différente de celle des autres enfants… Ma mère Sofia est décédée quand j'étais encore un bébé… Et mon père... Sœur Marta m'a avoué, après mes sept ans, qu'il avait voyagé très loin sans que personne ne connût sa destination.

Je l'ai attendu pendant deux longues années, jusqu'au moment où j'ai finalement compris qu'il était également parti !

Alors, pourquoi la nonne Marta m'a-t-elle menti ?

En y réfléchissant, je suppose qu'elle voulait épargner à mon enfance l'impact négatif de cette vérité, ou peut-être souhaitait-elle tout simplement que je n'éprouve pas les mêmes sentiments qu'elle avait ressentis lorsqu'elle a appris la mort de son mari Cremo.

Si l'un de mes parents était encore vivant, tant de choses auraient pu changer, c'est certain !

Ce qui me tient le plus à cœur, c’est qu’ils seraient fiers de mes accomplissements… À vingt-quatre ans, ma nomination au sein d’une équipe de grands archéologues, chargée de chercher de nouveaux monuments historiques au Maroc, en Égypte et en Tunisie, est le fruit de mon dévouement dans mes études, soutenu par la grâce de Dieu… L’archéologie est une passion qui m’emporte dans les mystères et les légendes des civilisations passées.

En sortant de la maison, Abdoul m'a téléphoné, suggérant que nous allions ensemble dans un hôpital psychiatrique à l'extérieur de Washington, dans le but de rendre visite à ses patients, de passer du temps à parler avec eux et à écouter leurs histoires.

Pour ceux qui ne le connaissent pas, cet homme est un étudiant en psychologie, spécialisé dans les maladies mentales, qui possède un corps mince, des yeux de couleur miel, un nez épaté et une peau brune héritée de ses origines soudanaises.

Avoir un ami comme lui est un don divin.

Je me souviens encore du jour où nos chemins se sont croisés, en deuxième année de collège. À l'époque, j'étais un élève timide, peu enclin à interagir avec mes professeurs ou à engager des conversations avec mes

camarades de classe. Tout a changé l’instant où Abdoul s’est assis près de moi pendant une pause et m’a questionné sur mes loisirs… Je ne me rappelle ni mes réponses ni la façon dont j'ai réagi face à lui… Ce qui comptait, c'est que son geste m'ait en quelque sorte libéré de mon isolement. Franchement, cette rencontre a marqué le début d'une amitié indéfectible.

Pour la première fois, je décline une proposition de sa part. J'ai le pressentiment que cette journée sera pleine de surprises.

Qui sait ?

Chapitre 21

(Muhammad & la nonne Marta)

Dans chaque personne que tu connais, il y a une personne que tu ne le connais pas.

Moustapha Sadek Al-Rafi'i

Pendant que je me promenais dans les rues, en direction de l'Église où vit sœur Marta, je contemplais le magnifique paysage qui m'entourait : des vues attrayantes où les feuillages jaunes tombaient sur les routes et les jardins, des volées d'oiseaux migraient de leurs nids à la recherche d'un meilleur refuge avant la fin de l'automne, laissant les spectateurs stupéfaits devant l'organisation qu'ils formaient dans le ciel, laquelle disparaissait tandis que quelques nuages blancs se dispersaient à sa place.

* * *

Après environ quarante minutes de conduite, j'atteignis l’Église.

C’était un chef-d'œuvre architectural, indiquant que son constructeur était un homme magistral, qui avait perfectionné son travail. Ce bâtiment majestueux s'élevait haut dans le ciel, surmonté d'une croix scintillante sous les rayons du soleil. Les trois fenêtres aux vitraux colorés (vert, rouge et bleu) conféraient une majesté à la façade.

En m'approchant de la porte en bois antique, je fus frappé par sa ressemblance avec celles que l'on pourrait trouver dans un château. Au sommet du mur trônait une grande sculpture de Jésus-Christ.

Non loin de l’église, un jardin se déployait devant moi avec ses arbres aux feuillages jaunes couvrant tout l'espace… Il n'y avait personne, car tout le monde, selon mon analyse, était à l'intérieur de l’église, priant et suppliant Dieu de leur accorder le pardon de leurs péchés. Or, mes yeux de chouette repérèrent une

femme, assise sur l’une des chaises, dont le brun s’était presque effacé.

C’était elle, la nonne Marta !

* * *

« Bonjour, sœur Marta, Je vois bien que vous avez choisi un coin tranquille pour vous asseoir. » Lui dis-je en la rejoignant.

Avant mon arrivée, elle lisait la Bible, qu’elle referma dès qu’elle m’aperçut, puis m'accueillit avec un léger sourire.

« Oui, mon cher fils. Les moments de réflexion sont idéaux dans ces espaces sacrés. » Répondit-elle, en m'invitant à m'asseoir.

Son apparence humble dégageait une aura de bonté. Elle portait une robe-chasuble blanche comme la neige, couvrant son corps et même sa chevelure. Autour de son cou, deux colliers pendaient : l'un d’eux en forme de croix, l'autre en cuivre, circulaire, semblable à ceux qui renferment les portraits de personnes chères.

Elle sortit une ancienne enveloppe de sa poche et me la donna.

« Qu'y a-t-il dans cette enveloppe ?! » Demandai-je, avide de savoir.

« Vous verrez par vous-même. » Me répondit-elle, en fronçant les sourcils.

En l'ouvrant, mes yeux tombèrent sur une image, patinée par le temps : un petit garçon, probablement encore dans son sixième ou septième mois, entouré de sa mère et d'un jeune couple asiatique… Un ange aux yeux bleus, au petit nez, aux joues rebondies et à la bouche rose qui bavait. Cette photo avait été prise en...

Attends ! Quelque chose clochait ! Cet enfant me ressemblait à s'y méprendre, et cette femme était une réplique parfaite de ma mère, Sofia !

Avant que je puisse formuler une question, sœur Marta m'interrompit d'un ton très sérieux :

_ As-tu retrouvé les papiers de ton père ?

_ Oui, comment le savez-vous ?!

_ Tu sauras bientôt la réponse. Dis-moi, mon fils, sais-tu que ce que tu tiens entre tes mains est le témoin d'une partie de ton passé… ?

_ Quoi ?! De quel passé parlez-vous ?!

_ Je vais t'expliquer. Dans l'un de ces papiers, ton père écrivait que notre monde contient des secrets que personne ne voudrait jamais connaître. Pourtant, ce qu'il n'a pas précisé, c'est que certains de ces secrets, surtout ceux liés à l'être humain, peuvent nous laisser complètement sidérés, incapables d'y croire ou, du moins, de les comprendre.

_ Veuillez sincèrement m'excuser, sœur Marta ! Je vous jure que je n'ai rien compris !

_ Muhammad… Adnane t'a dupé : il n'a jamais voyagé vers la zone '' 51 '' et ta mère, Sofia, n'a pas été tuée par Laidem ; son décès est survenu dans une forêt au Japon !

Je... je ne sais plus quoi dire !

* * *

_ Mon père Adnane n'a jamais voyagé vers la zone '' 51 ''.
_ Ma mère, Sofia, n'a pas été tuée par Laidem ; son décès est survenu dans une forêt au Japon *!*

Il y a un autre point auquel je n'ai pas fait attention :

_ La mort de Cremo à cause d'un accident vasculaire cérébral.

J’ai eu l’air interloqué. Suis-je dans un rêve ?
Il y a deux heures, tout allait bien. Ensuite, je reçus la nouvelle du retour du gardien Avironne et maintenant, sœur Marta m’annonce que ce que je lus dans les papiers de mon père n'était qu’un mensonge… Un mensonge auquel j’en ai cru avec la naïveté des cons !
Mais qu’as-tu fait, papa… Sérieusement ?!

_ Je suis là pour toi, mon cher. Je vais tout te raconter depuis le début. Je n’ai rien à perdre.

_ D’accord...

J’étais tout ouïe, prêt à écouter une histoire que je n’aurais jamais cru entendre un jour.

_ Tout a commencé six mois après ta naissance. Tu étais un beau garçon, avec un rire charmant qui inondait ta maison d’une vague de bonheur. Un jour, Adnane et Sofia décidèrent de passer leurs vacances au Japon, le pays du Soleil-Levant, et nous invitèrent à les accompagner…

Chapitre 22
(Adnane)

En 2008, sept mois après la naissance de mon fils.

Et voilà ! Puisque cela faisait déjà sept mois que ma chère Sofia avait donné naissance à mon fils Muhammad, nous avions envie de voyager vers un pays où nous pourrions passer nos vacances tranquillement. Trois destinations figuraient sur notre liste : la Jordanie, le Japon et la France.

Personnellement, je rêvais de visiter la Jordanie pour diverses raisons : découvrir la culture arabo-islamique, me familiariser avec ses coutumes et traditions, ainsi que visiter ses monuments historiques tels que Pétra, le Khazneh (ancien temple sculpté dans la roche), le théâtre romain, et bien d'autres encore.

Sofia, quant à elle, avait une opinion différente. Elle désirait ardemment voyager au Japon, motivée par des raisons similaires aux miennes !

Heureusement, la plupart des vols étaient accessibles et nous avons pu y rester plus d'une semaine. J'ai alors proposé à Marta et Cremo, mes amis proches, de se joindre à nous.

Ces vacances seront imprégnées de souvenirs ineffaçables, c’est sûr. Je mettrai à profit mon temps là-bas pour rédiger un nouveau roman, espérant qu'il connaîtra le succès dès sa sortie.

En abordant ce sujet, je tiens à souligner que mon domaine d’étude n’a rien à voir avec la littérature, mais cela ne signifie en aucun cas que je n’ai ni le temps de lire ni celui d’écrire ! Bien au contraire, je suis un homme accro à l'écriture comme quelqu'un dont la journée ne peut s’écouler sans fumer de cigarettes.

J’apprécie énormément écrire des récits d’aventures et de longs textes narratifs. Toutefois, ce plaisir n’est pas exempt de défis, puisqu’il m’est nécessaire d’enrichir inlassablement mon bagage lexical pour garantir la solidité de mes écrits.

À cela s’ajoute la contrainte de réfléchir aux événements secondaires, indispensables pour que l’intrigue conserve sa cohérence… Chaque détail compte et chaque action doit trouver sa place pour que l’histoire garde son rythme.

Et ce n’est pas fini : pour certains sujets, je dois effectuer des recherches approfondies, notamment sur des informations anciennes ou rares. Si je souhaite, par exemple, m’attaquer à une maladie psychologique, je dois étudier tout ce qui s’y rapporte, la comprendre et trouver la formulation la plus appropriée pour l’intégrer harmonieusement dans mes romans.

À première vue, ce travail peut sembler ardu, nécessitant vraiment du souffle…

Et c’est précisément cette difficulté qui rend l’écriture si singulière ! Le véritable délice de ce métier réside dans la satisfaction que l’on ressent en surmontant chaque obstacle pour donner vie à quelque chose d’unique et mémorable.

Cela ne me fera pas oublier la faveur de ma chère Sofia tout au long de ce parcours ; sans elle, je ne serais pas devenu l’homme que je suis.

Lorsque nous nous sommes mariés, j'ai pris conscience que nous avions tant de qualités en commun. Elle était, comme moi, une femme aventureuse, aimant explorer de nouveaux lieux où peu de gens ont osé s'aventurer…

L'aide qu'elle m'a souvent apportée m'a toujours paru précieuse. Elle s'efforçait de chercher les sources d'informations dont j'avais besoin, veillant à ce qu'elles soient fiables. Sofia m'a dit un jour qu'elle appréciait ce qu'elle faisait, affirmant que cela lui permettait d'enrichir sa culture en découvrant les secrets de notre monde.

Les merveilleux secrets.

Elle restera mon premier et dernier soutien, une lectrice avide de mes romans ; dès qu'elle eut fini de lire mon premier ouvrage, elle se dépêcha de lire le second. Elle n'hésite jamais à me faire part de ses opinions sincères et de ses critiques constructives, que j'essaie de prendre en considération afin d'éviter au maximum les erreurs. Bref, si les autres auteurs célèbres avaient un large public, Sofia était mon seul public... Qui était le meilleur de tous.

Peu importe combien je parle d'elle, je ne pourrai jamais lui rendre justice.

Notre amour est très sucré.

Chapitre 23

(Sofia)

La maternité est un sentiment indescriptible.

Cette phrase m'a rappelé un texte écrit par mon amie, **Melou Nolwen**, dans lequel elle disait : « **être maman, c'est renaître une nouvelle fois en donnant la vie à un enfant, c'est avoir enfin un sens à sa vie, c'est s'inquiéter tous les jours que rien n'arrive à son petit enfant, c'est avoir peur constamment, chaque seconde, de le perdre à en avoir la boule au ventre, c'est un amour inconditionnel ! C'est sniffer l'odeur de son bébé à tout moment de la journée, c'est des bisous et des câlins tous les jours, à tout moment, c'est être capable de faire tout et n'importe quoi pour son bien-être. À chacun des sourires de nos enfants, nos cœurs e\plosent d'amour et quand il prend un fou rire, c'est décuplé par 10000. Être**

maman, c’est avoir besoin de son bébé autant qu’il a besoin de vous… Être maman : c’est tout à la fois. »

De mon côté, j'ai essayé à maintes reprises de traduire mes émotions face à ma première expérience de la maternité en quelques lignes. Cependant, et avec une grande déception, toutes mes tentatives n'ont pas abouti à un résultat satisfaisant. Même par une nuit d’hiver mordante, lorsque j’avais enfin aligné quelques phrases, le texte restait bien en deçà de ce que je portais réellement en moi.

J’ai fini par comprendre que j’échouerais à chaque fois que je m'assieds à mon bureau, tentant de presser chaque cellule de mon cerveau pour écrire n’importe quoi… Contrairement à Adnane, qui parvient à accomplir cette mission avec la même aisance qu’un artiste peignant un chef-d’œuvre !

En parlant brièvement de lui, je ne peux que l’applaudir et me tenir respectueusement devant ce qu'il a pu réaliser. Ce qu'il a fait équivaut, à certains égards, à l’effort de l’accouchement que nous, les femmes, subissons (peut-être que j’exagère, mais cela restera ma vérité).

Écrire, pour Adnane, c’est comme voguer sur un frêle esquif au cœur d’une mer déchaînée. Chaque passage

exige de grands sacrifices, au cours de ce voyage périlleux.

* * *

À l'aéroport,

À notre arrivée à l'aéroport, mon mari s'arrêta un instant, le visage fermé, balayant du regard la foule de voyageurs pressés. Il s'étonnait de les voir venir ici avec un tel enthousiasme.

En effet, il n'a jamais été adepte des voyages en avion. C'est pour cette raison qu'on peut déclarer que ces quelques pas vers la porte d'embarquement lui donnaient l'impression de marcher vers l'enfer… Ou pire encore !

Bien qu'il soit passionné par l'exploration des endroits dangereux, Adnane préfère parcourir de longues distances en voiture ou en train, plutôt que de monter à bord d'un avion pour un trajet rapide.

Comme beaucoup, je croyais qu'il souffrait du vertige ou qu'il redoutait une défaillance technique en plein vol, comme celles que l'on voit dans les reportages télévisés

sur National Geographic, alors que la vérité était tout autre : voler dans les airs, selon lui, nous prive de la grandeur du Créateur qui s'étend en bas, surtout lorsque l'on survole ces nuages blancs qui, comme ligués entre eux, masquent la terre et ne laissent à nos yeux que le ciel bleu et le soleil brûlant vers lesquels nous nous dirigeons. Certes, l'expérience aérienne peut avoir son charme, mais elle n'égale en rien les voyages terrestres qui, même s'ils peuvent être fatigants, permettent d'admirer la nature, l'architecture, les animaux en bordure de route, et parfois de s'aventurer sur des chemins encore inconnus… C'est là que, pour mon homme, s'ancre la magie du voyage, une magie que l'avion ne saurait offrir !

* * *

Comme prévu, puisque notre vol était de nuit, Adnane a choisi de s'assoupir dans son siège. Marta et Cremo, installés loin de nous, dormaient probablement eux aussi.

Quant à moi, j’allumai mon téléphone, lançai un documentaire téléchargé récemment, puis mis mes écouteurs pour ne déranger personne.

Le sujet portait sur la forêt d’Aokigahara… Un lieu japonais enveloppé de mystère. Honnêtement, c’est à cause d’elle que j’ai choisi ce pays pour nos vacances.

(…)

* * *

Il y a un an,

Par un matin d’été, je flânais dans le jardin de ma maison, arrosant les fleurs avec soin, afin de préserver leur beauté.

Dans les allées du quartier où je vis, j’aperçus un jeune garçon distribuant des magazines et des journaux. Je l’appelai et dès qu’il m’entendit, il se mit à courir vers moi, avec tant de hâte qu’il faillit trébucher... Je lui dis que j’allais acheter un journal, à condition qu’il m’attende quelques minutes afin que j'aille chercher de l’argent dans ma maison.

Il hocha la tête et resta planté devant la grille du jardin, les yeux brillants d'impatience.

Cet enfant avait enfilé une chemise grise à fines rayures vertes, un pantalon brun, de simples chaussures blanches et, pour finir, une casquette noire agrémentée du logo '' Mickey Mouse '', protégeant ses cheveux blonds du soleil.

À mon retour, il m'exprima d'une voix enfantine combien il était ravi : j'étais sa première cliente dans ce quartier, et mon achat le motiverait à poursuivre son petit projet : rapprocher journaux et magazines des habitants, pour qu'ils n'aient pas à se déplacer jusqu'aux kiosques, le tout pour un prix modique ne dépassant pas quatre dollars.

J'appréciai beaucoup sa détermination, surtout pour son âge… Au lieu de passer sa journée devant la télévision ou à jouer au football avec ses amis, il avait choisi de tenter une activité différente, ce qui mérite tout mon respect.

J'achetai donc un journal et je l'encourageai à ne jamais abandonner, quelles que soient les difficultés, afin de concrétiser ses desseins.

Il rougit de gêne devant mes paroles.

Avant de partir à la recherche d'un autre client, il me lança : « merci infiniment, madame. Votre enfant aura de la chance d'avoir une mère comme vous. Que Dieu vous protège. »

Après son départ, je sentis les coups de pied de mon petit bébé dans mon ventre, comme s'il avait écouté notre conversation et qu'il avait envie de venir rapidement au monde pour me voir en face. Ses mouvements me causaient une légère douleur… Je lui murmurai, en espérant qu'il m'entende, que la précipitation n'était pas bonne et que chaque chose arrivait en son temps, selon le plan de Dieu.

En entrant chez moi, je me glissai vers le salon et m'allongeai sur l'un des canapés confortables. J'ouvris le journal entre mes mains et commençai à parcourir les titres, un à un.

* * *

(…)

Après une heure et demie passée à feuilleter les pages dont les thèmes ne faisaient pas partie de mes centres d'intérêt, j'insistai, malgré la fatigue qui m'alourdissait,

pour lire la dernière page jusqu'au bout. En le faisant, mon regard fut happé par un titre qui, aussitôt, fit naître en moi une grande curiosité :

Luiza, la fille du cilibre milliardaire amiricain Joe, met fin a sa vie au Japon.

Il était écrit en gros caractères, occupant tout le haut de la page, comme si son auteur avait voulu attirer toute mon attention, et il avait réussi.

Juste en dessous, un autre titre secondaire d'une importance non moindre annonçait :

Le corps de la victime avait été retrouvé dans la forêt d'Aokigahara. Serait-il possible que la légende entourant cette forêt soit vraie ?!

Je lus l'article plusieurs fois.

Les lignes expliquaient que la jeune Luiza comptait passer une semaine de vacances avec ses deux amies, Sarah et Melinka. Selon leurs propos, elle était en bonne santé et ne souffrait d'aucune maladie psychologique. D'autres passages contenaient les témoignages de personnes séjournant dans le même hôtel, indiquant qu'elle avait quitté l'établissement une nuit sans prévenir personne.

Ses amies la cherchèrent partout, sans succès !

Après que la police eut pris conscience de la notoriété et de l'influence de son père, elle élargit les recherches, à l'aide des chiens policiers dressés pour la retrouver au plus vite. Enfin, Luiza fut trouvée dans la forêt d'Aokigahara, morte, pendue à une corde attachée à un arbre !

L'article comprenait quatre photos : une de son père Joe en costume officiel, une autre de cette jeune fille avec ses amies avant leur départ pour le Japon, une photo montrant la corde couverte de terre pendue à l'arbre, et la dernière était celle du corps de la victime dans un sac plastique noir !

Un haut-le-cœur s'empara de moi face à l'horreur de ce que je voyais. J'imaginai la douleur de sa famille en apprenant la nouvelle, me mettant à la place de sa mère qui devait être en plein effondrement après avoir appris la manière dont sa fille était morte !

Je jetai le journal sur le côté et me levai, dans l'espoir d'oublier ce que je venais de lire, mais en vain ! Le nom de cette forêt résonnait dans mon esprit comme un écho incessant. C'est ainsi que je décidai d'enquêter et d'apprendre tout sur cet endroit.

(…)

* * *

Assise dans mon siège, de retour à la réalité, un détail me revint brusquement en regardant le documentaire : l'article que j'avais lu dans le journal était sans nom… Sans aucune signature. Était-ce un acte délibéré plutôt qu'une simple omission ? Ou bien l'auteur aurait-il préféré rester anonyme, voulant éviter d'être importuné par les curieux, comme moi… ??

Il était deux heures du matin. Adnane souriait dans son sommeil, l'air un peu niais… Sans doute vivait-il un rêve doux et coloré.

Concernant notre programme au Japon, nous avions convenu, mon mari, ses deux amis et moi, que notre première étape serait un séjour dans un ryokan (auberge japonaise traditionnelle) perché sur l'un des sommets enneigés, nommé le mont Fuji, situé près de la petite ville de Narusawa, à environ 190 kilomètres de l'aéroport international de Haneda, à Tokyo où notre avion atterrirait.

* * *

À l’aéroport international de Haneda.

Une fois descendus de l’avion, nous fûmes confrontés à un monde différent, loin de tout ce que nous avions pensé. Le Japon apparaissait d’une modernité saisissante, que ce soit au niveau des infrastructures, de la technologie ou de tout autre aspect. Adnane marchait à mes côtés en silence, tandis que Marta et Cremo échangeaient des regards émerveillés, désignant tout ce qui retenait leur attention. Quant à notre petit Muhammad, blotti contre moi dans le porte-bébé, il souriait à chaque visage asiatique croisé.

Après avoir franchi les formalités de sortie habituelles (fouille des bagages, tampon des passeports, etc.), nous pénétrâmes dans le hall de l’aéroport où nous nous rassemblâmes tous. Et dès que je fis mon premier pas, un sentiment indéfinissable parcourut mon corps. Mon esprit s’attarda alors à retracer le chemin des événements qui nous avaient menés jusqu’ici, tout en me posant une seule question : ‘’ Et si ? ‘’.

Et si je ne m'étais pas mariée avec mon homme ? *Et si* je n'étais pas sortie ce matin-là pour arroser les fleurs ? E*t si* l'idée de vendre des journaux et des magazines n'avait jamais traversé l'esprit du jeune garçon ? *Et si… ?*

_ Veux-tu rester à l'aéroport, Sofia ?

Marta brisa mon instant d'égarement, en me serrant la main pour que je la suive. Au loin, Adnane tourna la tête vers moi, comme s'il tentait de lire mes pensées.

Lorsque je les rejoignis, il posa sa paume sur mon épaule et me dit : « je vois que tu as encore du mal à croire que tu es au Japon. »

Il prit notre enfant dans ses bras et ajouta : « laisse-moi porter Muhammad. Profite de ces moments. D'ailleurs, tu avais raison sur un point... »

« Lequel ?! » lui lançai-je.

« Celui sur le vol. Ne rêve pas trop, Sofia ! L'avion ne remplacera jamais un vrai voyage sur terre. »

Un sourire malicieux me vint aux lèvres à l'écoute de ses mots. Une étincelle de victoire venait, elle aussi, de s'allumer en moi… Cette euphorie s'évanouit rapidement, remplacée par une pointe de mélancolie qui m'effleura, me rappelant qu'aucun d'eux ne savait ce que je visais.

Je chassai aussitôt ces pensées, me promettant de tout dévoiler... En temps voulu !

À l'extérieur de l'aéroport, nous nous dirigeâmes directement vers la station de taxis à la recherche de quelqu'un qui nous emmènerait à notre destination. Les gens là-bas étaient très aimables, ce qui nous permit de trouver facilement la personne adéquate.

Notre chauffeur, Pur-Suri, était un jeune japonais. Il parlait un anglais approximatif. Vêtu modestement, il portait une chemise rouge sur laquelle était inscrite une citation en anglais, qui semblait résumer sa philosophie : « Life is beautiful if we live it as it should be. »

Après que nous eûmes convenu du tarif de 90.000 yens japonais (environ 600 €), Pur-Suri nous ouvrit les portières avec une politesse remarquable et nous invita à monter. Durant le trajet, il demanda la permission d'allumer la radio pour écouter les classiques d'une chanteuse japonaise. Les premières notes, berçantes, emplirent l'habitacle, tandis que le ronronnement régulier du moteur et le paysage qui défilait derrière les vitres se fondaient dans ces airs, tissant une atmosphère envoûtante tout au long du voyage.

* * *

Entre chaque morceau, cet homme, à la manière d'un narrateur de roman, nous parla des détours de sa vie qui l'avaient mené jusqu'au métier de chauffeur de taxi. Il nous expliqua qu'il avait un temps souhaité être guide touristique, afin de rencontrer des gens de toutes nationalités. Des obligations imposées par sa situation familiale l'avaient détourné de ce rêve... Malgré tout, il n'avait ni baissé les bras ni exprimé de plainte. Aujourd'hui, en conduisant les voyageurs de l'aéroport jusqu'à leurs destinations, il avait du moins trouvé une façon de rester proche de son rêve…

Le style de Pur-Suri en racontant son histoire, empreint de simplicité et de sincérité, dégageait une énergie positive contagieuse.

* * *

Soudain, au milieu de notre conversation, une main invisible se plaqua sur ma bouche avant de me tirer

violemment en arrière, m’arrachant à tous sans que personne ne s’en aperçoive. Je me retournai, paniquée, pour savoir qui avait osé faire cela !

Je me retrouvai face à une femme identique à moi, me fixant d’un regard plein de reproche, comme si je l’avais blessée dans une vie passée.

J’essayai de m’enfuir, mais mes jambes refusèrent d’obéir. Je tentai d’appeler Adnane, Marta et Cremo… En vain ! Ma voix s’éteignait dans l’air avant même que mes oreilles ne puissent la capter !

Pour ne pas rester inactive, je décidai de comprendre le but de ma présence devant mon double, qui se contentait de désigner les autres, sans rien dire : j’étais assise à l’arrière, près de la fenêtre. Marta était à côté de moi, au milieu, tenant mon fils Muhammad endormi dans ses bras, et de l'autre côté, son mari Cremo était absorbé par la navigation sur son téléphone. Adnane était assis à l’avant et discutait avec notre chauffeur de ses romans.

Je ne comprenais pas encore ce que l’autre "Sofia" voulait me transmettre. Et lorsque je m’apprêtai à lui poser à nouveau la question, je me retrouvai seule, comme si je m'étais illusionnée !

Peu après, tout devint flou. La distance entre mes compagnons de voyage et moi grandissait. Simultanément, une voix inconnue susurra à mon oreille une phrase qui déclencha la terreur dans mon cœur : « tu regretteras… Tu ne pourras pas m'échapper, même si vous grimpez jusqu'au ciel ! »

* * *

(…)

_ Nous sommes arrivés, madame.

Nous y sommes ?

La voiture était arrêtée sur le bas-côté. Toutes les portières étaient ouvertes, signe que tout le monde était descendu.

Pur-Suri se tenait près de moi, un sourire inébranlable aux lèvres, les doigts posés sur le haut de la portière, attendant que je quitte ma place, comme tous les autres.

Sitôt que j'eus mis le pied à terre, un vent délicat vint jouer sur mon visage, faisant danser des mèches de mes cheveux sur mes yeux. Je balayai du regard le paysage

autour de moi et découvris que l’endroit était ceinturé de gigantesques arbres verts, protégeant l’espace du soleil.

_ Je ne savais pas que tu dormais profondément, Sofia.

Adnane se tenait à mes côtés. Je me grattai le cuir chevelu, feignant la réflexion, puis je lui répondis d’un ton moqueur : « eh bien ! C’était une bonne occasion pour que tu le saches, haha. »

Il attendait n'importe quelle réponse de ma part, sauf celle-ci. Il recula de deux pas, resserrant ses sourcils noirs et scrutant mes traits pour s’assurer que j’étais bien sa femme, et qu'aucune âme ne m'avait possédée...

Ce qui s’était passé dans la voiture était effacé de ma mémoire. J’essayais de raviver certains détails, pourtant un flou grisâtre bloquait mon esprit…

Bah ! Nous payâmes notre chauffeur japonais et lui donnâmes un pourboire supplémentaire pour sa bienveillance. Il partit ravi et nous souhaita de passer de belles vacances. Ensuite, chacun de nous prit ses bagages. Je portai à nouveau Muhammad dans mes bras, tout en emportant avec moi de nombreuses pensées sur mon prochain voyage vers la forêt d’Aokigahara.

Je suis plus proche qu'avant.

* * *

L'auberge était une grande maison en bois, à plusieurs pièces, coiffée d'un toit triangulaire, occupant une vaste étendue, entourée de plantes vertes. On aurait dit qu'un ruisseau la traversait, car on percevait, depuis notre position, le doux murmure de l'eau qui s'écoulait.

De chaque côté de l'entrée pendaient des cercles bleus, ces objets que l'on appelle communément '' attrape-rêves '', semblables à ceux que l'on voit dans les films d'horreur ou les scènes mystiques, frémissant parfois comme s'ils pressentaient une présence invisible. Sur l'engawa (véranda japonaise), une seule chaise rectangulaire en bois trônait. Au-dessus, suspendue au plafond, une lanterne circulaire orangée attendait la tombée de la nuit pour s'illuminer.

Personne ne vint nous accueillir à la sortie, bizarre !

Nous franchîmes donc le seuil, la porte étant entrouverte, dans l'espoir de rencontrer les propriétaires de cette auberge dans la salle de réception.

* * *

À l'intérieur, la pièce, baignée d'une lueur jaune et tamisée, paraissait déserte… Quelques chaises gisaient contre les murs. Au-dessus de la porte menante plus loin, un portrait d'un empereur japonais nous observait. Les murs, recouverts d'un papier peint orné de motifs japonais, portaient trois cadres contenant des photos d'une famille.

Je craignais que nous ne soyons pas au bon endroit. À cette pensée, tous les regards se tournèrent vers moi, comme si j'étais devenue le centre du monde, alors que je songeais à la même chose qu'eux.

Ce qui aggrava encore davantage les choses, c'était la présence d'une pancarte japonaise, oscillant à l'entrée. Son fond jadis blanc avait viré au jaune, jusqu'à en devenir méconnaissable...

Je priai intérieurement pour qu'elle ne dise pas quelque chose du genre :

'' Désolés, le ryokan n'est plus en service ''.

D’un geste brusque, Cremo me sauva de ce trouble… Il frappa un petit grelot gris posé sur le comptoir de réception. Le tintement gronda dans toute la pièce ! Grâce à son initiative, les regards se détournèrent de moi. Je pus enfin m’asseoir sur une chaise placée derrière moi et reprendre mon souffle, après quelques secondes d’une tension qui m’avaient paru durer des années !

Puis, des bruits de pas se firent entendre, lents et mesurés, se rapprochant de nous. Un mince soulagement nous gagna : au moins, quelqu’un veillait sur ce lieu.

Nos yeux restèrent fixés sur la porte intérieure évoquée plus tôt… Jusqu’à ce qu’apparaisse dans le hall d’accueil, la silhouette d’une femme !

Chapitre 24

(Un invité d'honneur qui ne s'est pas exprimé)

Bonjour, je m'appelle Cremo, j'ai trente ans, et je n'ai guère le temps de réfléchir à ce que je devrais dire… Ces dernières heures, deux sujets occupent mon esprit, dont l'un plus important que l'autre : le premier, c'est mon suivi d'un voyage dans les abysses de l'océan, à bord d'un sous-marin spécialement conçu pour résister aux pressions les plus sévères. Malheureusement, je n'ai pas eu la chance de faire partie des voyageurs qui assisteront à un nouveau chapitre de l'exploration des océans, un monde encore largement inconnu.

J'espère que chaque instant soit documenté, afin que nous puissions plus tard analyser ces découvertes, les enseigner dans les universités et, pourquoi pas, les partager avec le monde entier, qui sera certainement excité de percer les secrets de notre planète, dont les mers couvrent la moitié de la surface.

Le second sujet survint lors de l'atterrissage de notre avion à Tokyo. Je reçus une notification sur mon téléphone : un courriel provenant de la dernière personne que j'aurais cru pouvoir me contacter personnellement. Je pensai d'abord à une imposture, à une usurpation d'identité. Mais après vérification, je pus affirmer que j'avais totalement oublié la frustration de mon voyage manqué, remplacée par quelque chose de plus beau : un éminent scientifique, passionné par les mystères de la mer, avait lu l'un de mes articles publiés dans une revue scientifique et, séduit par le sujet, m'avait contacté afin de me proposer d'assister, en tant qu'invité d'honneur, à une conférence internationale sur les océans.

Mon cœur bondit de joie !

Je m'imaginais vêtu d'un costume élégant, assis au premier rang d'une grande salle, les jambes tremblantes d'impatience, attendant qu'on prononce mon nom complet pour monter sur scène et présenter aux scientifiques présents le fruit de mes dernières recherches…

Les rêves roses sont toujours enchanteurs.

Détaché de ces belles pensées, je constatai que j'étais dans un taxi au Japon, aux côtés de ma femme Marta, de

mon ami Adnane et de sa famille, à des milliers de kilomètres de l'endroit où j'aurais dû être.

Je soupirai un instant, exaspéré de ne pas trouver de solution, et finis par me convaincre que le meilleur restait à venir, même s'il tardait. Je remerciai le scientifique pour l'intérêt qu'il portait à mon travail et lui présentai mes excuses pour mon absence, tout en mentionnant que je restais disponible à tout moment pour échanger avec lui.

Marta n'était au courant de rien. Elle vivait simplement, contente, et cela lui suffisait.

Je rangeai mon téléphone dans ma poche et je me mis à observer les visages autour de moi.

J'étais assis derrière le chauffeur, un jeune Japonais d'une vingtaine d'années, parlant à peine anglais. Il nous conta ses aventures de taxi, et les histoires de touristes qui s'étaient enracinées dans sa mémoire.

Son récit était si fluide et si agréable que nous ne vîmes pas le temps passer…

« Si je n'étais pas chauffeur de taxi, je ne vous aurais jamais rencontrés, et nous ne nous serions pas réunis dans ce voyage. Vous avez de la chance, mesdames et messieurs. » dit-il avec un brin d'humour.

Il avait tout à fait raison sur un point : choisir un compagnon de voyage est plus important que le voyage lui-même !

Adnane l'écoutait avec une attention méticuleuse. Il adorait ce genre de conversations, celles de tête-à-tête. Il nous avait affirmé posséder un sixième sens, qui lui donnait la capacité d'approfondir n'importe quel sujet, même s'il était banal ou trivial.

J'avais été l'une de ses victimes un jour, lors d'une rencontre dans le café Loyibemun, à Washington, pour discuter de mon mariage avec Marta.

La conversation avait duré des heures…

Sa voix avait une tonalité différente, comme un rituel personnel, lui permettant, d'une manière subtile, de me faire confesser des choses que personne ne savait, pas même Marta !

Je le regardais depuis ma place dans ce taxi, et j'avais la certitude qu'il savait que je l'observais, bien qu'il ne se soit jamais retourné vers moi. Je le connaissais bien, il préférait se concentrer sur son interlocuteur, plongeant dans les méandres de son esprit, à la recherche de nouvelles idées pour les ajouter à l'un de ses futurs romans.

Quant à Sofia, elle était assise de l'autre côté, la tête appuyée sur sa main, regardant quelque chose à l'extérieur du taxi que seule elle semblait voir. Elle était coupée du monde, tout comme son petit garçon, Muhammad, assoupi dans les bras de ma femme, le doigt dans la bouche.

Ce dernier était vraiment le plus chanceux d'entre nous… Rien ne l'attendait, et rien ne le préoccupait !

Chapitre 25

(Izou Natasha)

‘’ Izou… Izou Natasha. ‘’

La silhouette était celle d’une vieille Japonaise, de petite taille. Son visage brun, tissé de rides fines, témoignait d’une vie longue et laborieuse. On devinait qu’elle devait avoir entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Ses yeux étaient d’un noir très sombre. Son nez, d’allure nubienne, ajoutait à son visage un caractère singulier. Ses sourcils n’étaient pas épais. De plus, ses cheveux gris, mêlés de quelques mèches blanches, n’étaient pas coiffés avec soin, comme si elle les avait arrangés de manière spontanée.

Elle portait des vêtements de laine rouges. Son pantalon était un peu sali par la terre, tout comme ses mains, signe qu’elle avait été en train de planter des graines dans un jardin.

Lorsqu'elle nous aperçut, debout à l'attendre, moi exceptée, elle s'immobilisa quelques minutes, pour évaluer la situation. Elle nous salua d'abord selon la manière traditionnelle, puis lança des regards pénétrants vers chacun de nous. À première vue, une certaine méfiance se lisait dans ses yeux : elle crut, à cause de notre nombre, que nous étions des bandits venus troubler la tranquillité du lieu. Toutefois, cette idée disparut de son esprit lorsqu'elle remarqua nos bagages. Elle comprit alors que nous n'étions que des touristes.

_ *Hello.*

Son anglais était compréhensible. Sa voix avait le tremblement des gens âgés. Nous lui rendîmes tous son salut, et elle s'excusa avec une politesse toute japonaise de son retard, inclinant à nouveau la tête et expliquant qu'elle n'avait pas accueilli de visiteurs depuis longtemps, avant de nous demander si nous allions rester ou non.

* * *

Après que nous lui eûmes fourni toutes les informations nécessaires à consigner dans un carnet réservé aux clients, la vieille Izou sortit d'un tiroir du comptoir de réception une liasse de clés et nous invita à la suivre.

L'auberge étant vide, elle nous laissa le libre choix du washitsu (pièce japonaise traditionnelle) qui nous conviendrait, tout en nous suggérant de laisser provisoirement nos bagages à la réception, assurant qu'aucun voleur ne rôdait dans les environs.

Mon premier jugement sur les pièces était qu'elles ne seraient pas à la hauteur de mes attentes : désordonnées, froides, et trop étroites pour nous accueillir tous.

J'avais grandement besoin que quelqu'un me gifle, car ce jugement hâtif fut la plus grande erreur que j'aie commise !!!

En réalité, la plupart des pièces que nous visitâmes étaient d'une propreté irréprochable, parfaitement rangées, pourvues de draps en abondance, capables d'abriter une famille de plus de sept personnes, et inondées d'une lumière jaune qui diffusait sa chaleur dans chaque recoin.

Adnane m’a confié que l’auberge lui plaisait tant, exprimant sa joie d’avoir enfin trouvé un lieu où il pourrait finaliser la rédaction de son prochain roman et voyager avec ses personnages à travers leurs aventures. Ses quelques mots firent remonter à ma mémoire notre première nuit passée ensemble dans un hôtel au bord de la mer, à Washington : dès notre entrée, il avait allumé la télévision pour regarder son film préféré ‘’Big Fish’’, au son des vagues déferlantes. Ce film, dont Adnane ne cessait de parler, demeurait pour lui une source d’inspiration, qu’il revoyait chaque fois que l’occasion se présentait.

Le washitsu de Marta et de Cremo était assez petit, comme ils l’avaient choisi, situé près de la source d’où jaillissait l’eau chaude.

Le nôtre, plus spacieux, donnait sur la pente du mont, face à ce sommet enneigé qui se dessinait à l’horizon... Un paysage splendide dont la vue suffisait à nous éveiller chaque matin avec bonne humeur.

* * *

Les quatre premiers jours furent consacrés à la découverte, entre visites de monuments touristiques et rencontres avec les habitants locaux. Nous apprîmes à connaître leurs dialectes, leurs coutumes et traditions, goûtâmes à leur cuisine exquise, et en conservâmes des souvenirs en images.

Parallèlement à nos activités quotidiennes, je n'oubliais pas la raison de ma venue… Je recueillais les informations nécessaires, même les plus insignifiantes, sur la forêt d'Aokigahara, auprès de chaque personne rencontrée.

Le cinquième jour, je me réveillai très tôt.

Mon petit Muhammad dormait paisiblement près d'Adnane.

Je décidai de sortir respirer l'air et me dégourdir les jambes.

Je me rendis à la réception pour saluer la vieille Izou, cependant, je ne la trouvai ni là-bas, ni sur l'engawa, où nous avions l'habitude de la voir les jours précédents, tricotant des vêtements de laine avec son aiguille et son fil.

Avant de me tourner de nouveau vers notre washitsu, je me rappelai que je n'avais pas encore regardé les photos

accrochées au mur décoré. Et comme je n’avais rien d’autre à faire, je m'approchai d'elles.

* * *

(…)

_ De belles photos, vous plaisent-elles ?

La voix provenait de derrière moi. C'était la vieille Izou qui m’observait depuis le bureau de réception avec un sourire triste, comme si, sans le vouloir, j'avais fait surgir un ancien souvenir en regardant ces photos...

_ C'est ma famille.

Je me tins muette, surprise au point de ne rien pouvoir dire.

_ Peut-être que vous pensiez que je gérais cet endroit toute seule ?

_ Oui, où sont-ils maintenant ? Nous n’avons pas eu la chance de les rencontrer auparavant.

_ Parce qu’ils sont morts, ma chérie…

Le sens de son dernier regard m’apparut clairement. Je me retournai vers ces photos, m’arrêtant surtout sur la

troisième en bas, si pleine de vie, et je me demandai ce qui avait bien pu arriver à cette pauvre famille…
Il y avait cinq visages : la grand-mère Izou, vêtue d'un pull rouge en laine, assise sur une chaise en bois, à côté d'un vieil homme au regard digne, portant un costume composé d'une chemise et d'un pantalon gris. Derrière eux, se tenaient un homme et une femme dans la fleur de l'âge. L'un d'eux étant sûrement le fils ou la fille d'Izou. Quant à la femme, elle portait une jupe jaune et un collier de perles blanches autour du cou. Elle tenait dans ses bras un petit garçon, probablement dans sa troisième année, qui faisait un signe de victoire avec sa main droite en direction de la caméra. À leurs côtés se trouvait un homme habillé d'une chemise à carreaux bleus et de lunettes à monture noire. On pouvait lire dans ses yeux toute son attention dédiée au geste imprévu de l'enfant.

_ Je m'excuse si ma réponse vous a choquée... Ce vieil homme est mon mari… Cette femme est ma fille Sian, accompagnée de son époux Orawa, et avec eux mon petit-fils Matason.

Je n'avais pas remarqué sa présence près de moi initialement, ce qui m'avait rendue un peu nerveuse...
_ Non ! C'est à moi de m'excuser, madame Izou. Je suis vraiment désolée pour ce qui est arrivé à votre famille.

Elle se fichait de ce que je disais. Elle prit la photo que j'étais en train de voir sur le mur et la contempla avec ses mains ridées.
L'atmosphère changea, comme si, d'une manière ou d'une autre, je sentais la présence des esprits de cette famille.
Le calme ne régnait plus dans la salle de réception !
Quelques instants plus tard, la vieille Izou me suggéra de l'accompagner à l'engawa afin d'élucider la tragédie qui avait frappé sa famille !

* * *

À l'engawa, tous deux assis sur la chaise rectangulaire,

_ Avant d'aller plus loin, connais-tu ce qu'on nomme le principe de l'Homme-Café ?

_ Pas du tout !

_ Parfait. Laisse-m't'en parler et tu verras, plus tard, comment il s'entrelace avec leur destin. Le principe de l'Homme-Café repose sur deux éléments fondamentaux

: l'homme et le café… Ce dernier est une boisson chaude composée de deux ingrédients, peux-tu me les citer ?

_ Le lait et le Nescafé ?

_ Exactement, concentrons-nous sur ces deux-là. Pour te rapprocher davantage du concept, supposons que le lait représente l'homme… À sa naissance, sa vie s'ouvrait comme une page blanche, prête à recevoir ses premières traces. Au fil du temps, elle se remplit peu à peu de moments heureux, d'émotions positives et de bonnes mœurs. Mais, comme dans toute vie, cette page accueille aussi ses parts d'ombre : instants de craintes, blessures et tourments cachés.

_ Donc, selon ce principe, le Nescafé symbolise la douleur. Pourquoi cette analogie ?!

_ Parce que chaque chose a ses aspects positifs et négatifs.

_ Ça veut dire ?

_ Si le café peut aider à rester éveillé et à changer une humeur maussade, il peut aussi causer de l'insomnie et une forte augmentation de la pression artérielle, pouvant entraîner des convulsions et, à terme, la mort (cela arrive surtout si on devient dépendant du café).

_ …

_ Ce qui m’a amenée à établir ce parallèle, c'est la couleur brune du café. Le lait, avec sa blancheur, change de couleur et de goût quand on y ajoute du Nescafé. C'est pareil pour l'homme : sa feuille se colore de nuances nouvelles… En d’autres termes, sa personnalité évolue, pour le meilleur ou pour le pire. À ce stade, l’équilibre entre le bien et le mal devient essentiel au principe de l'Homme-Café. Si une personne ne lutte pas, par exemple, contre la mélancolie, cette page finira par devenir noire.

_ Quel rapport y a-t-il entre ce principe et ce qui est arrivé à votre famille ?

_ Vois-tu cette montagne ?

_ Le mont Fuji ?

_ Oui, sur le versant nord, il y a une forêt… La forêt d'Aokigahara, connue sous le nom de " la forêt des suicides " à cause du nombre élevé de décès qui y surviennent chaque année... Il y a quinze ans, Sian et Orawa ont choisi de gravir le mont Fuji. Nous n'étions pas au courant de leurs plans. La seule chose qu’ils nous annoncèrent, ce fut qu'ils seraient absents au maximum cinq jours.

_ Sont-ils revenus après cette période ?

_ Non !

_ Qu’avez-vous fait par la suite ?

_ Lorsqu'ils tardèrent à revenir, mon mari alla voir l’une des associations qui organisaient des expéditions pour l'ascension du mont Fuji, pour savoir s’ils avaient pris contact avec eux… Leur réponse le foudroya : personne n’avait osé escalader la montagne au cours des dix jours précédents, tant les avalanches faisaient rage dans la région...

_ Oh mon Dieu, que s'est-il ensuivi ?!

_ Nous nous rendîmes à la police pour signaler leur disparition. Là-bas, personne ne nous prit au sérieux ! À leurs yeux, notre inquiétude n’était qu’une plainte frivole. Alors que nous nous apprêtions à partir, nous entendîmes l’un d’eux annoncer froidement à ses collègues, d’un ton presque provocateur, que ma fille et son mari profitaient probablement de leur voyage ailleurs et qu’ils reviendraient d’ici deux ou trois jours au plus tard.

_ Et cela ne fut pas le cas !

_ Malheureusement, non… Pourtant, mon mari et moi refusâmes de nous résigner. C’est pourquoi, avec l’aide d’un groupe de jeunes explorateurs et de quelques

proches, nous entreprîmes de partir à leur recherche nous-mêmes.

_ Combien de temps avez-vous mis pour les localiser ?
_ Environ six jours. Dans une tente jaune détrempée, au cœur de la forêt d'Aokigahara, leurs corps rigides et inanimés reposaient, les mains jointes. À leurs côtés, des somnifères éparpillés, qu'ils avaient, selon l'autopsie, pris d'un seul coup... Ils avaient mis fin à leurs vies, sans nous laisser aucune lettre, ni aucun indice pouvant éclairer les raisons de ce geste tragique !

À travers ses dires, je ressentis à quel point cette période douloureuse était restée gravée en elle. Elle avait sans doute passé des années à se reprocher de ne pas avoir vu les signes, de ne pas avoir perçu ce qui se passait dans la tête de sa fille lorsqu'elle était encore en vie. Peut-être pensait-elle que si elle avait su, elle aurait pu la sauver et ainsi, prévenir ce drame.

Le chagrin se lisait sur son visage… Elle n'essayait même plus de masquer sa vulnérabilité. En me racontant l'histoire de sa famille, j'eus l'impression que, même si son corps se tenait là, près de moi, son esprit errait encore dans cette forêt maudite où tout s'était joué, quinze ans plus tôt. Je l'imaginai, debout aux côtés de son mari, qui tentait avec peine de la réconforter, tous

deux paralysés devant l'insoutenable : les corps de Sian et Orawa dans deux sacs plastiques noirs, les yeux clos, vidés de leur âme.

_ Ce qui nous a le plus anéantis, c'est notre petit-fils, Matason, qui, en une nuit, est devenu orphelin… Nous avons essayé de lui cacher la vérité, prétendant que ses parents étaient partis en voyage… Ce mensonge n'a pas tenu longtemps, parce que la nouvelle de leur suicide s'était répandue dans le village et à l'école où il étudiait. Il a fini par l'apprendre tout seul… Et dès lors, sa vie a basculé !

_ Comment ?!

_ La réponse à ta question, ma chère, se trouve dans le principe dont je t'ai parlé. Pour Matason, ses parents étaient un havre, un lieu où il pouvait revenir à tout moment. Après leur décès, il se retrouva seul face à l'âpreté du monde : plus de soutien dans les pires moments, ni de complice dans les plus beaux. Certes, nous étions présents, prêts à l'entourer dans nos bras, l'aimer, et lui montrer qu'il pouvait compter sur nous, néanmoins, tout cela ne lui suffisait pas ! Nous avons compris son attitude envers nous, car il laissait transparaître, à travers ses gestes, qu'aucun amour ne pouvait remplacer celui des parents.

_ Le pauvre…

_ Petit à petit, il s'est refermé sur lui-même, ne partageant plus ses pensées ni ses intentions. Il s'énervait pour un rien, s'emportait pour des futilités et ne s'intéressait plus à ses études comme avant... Nous avons essayé, plusieurs fois, de le raisonner. Mon mari et moi lui répétions que son comportement ne ferait que décevoir ses parents et ruiner son avenir. Or, malgré nos avertissements, il ne craignait rien ! De plus, une autre tragédie nous bouleversa quelques mois plus tard, nous confirmant qu'aucun retour à notre ancien état n'était plus possible…

_ Lequel ?

_ La dépression a tué mon mari !

_ Je pense…

_ Je sais ce que tu ressens, ma chère. Tes yeux disent tout. Tu regrettes d'avoir mis les pieds dans ce ryokan avec ta famille… Ce n'est pas grave… Veux-tu que l'on s'arrête ici ?

_ Je te laisse décider, madame Izou.

_ Je préfère continuer, il ne reste plus grand-chose à dire…

Elle prit une inspiration, comme pour rassembler ses forces.

_ Mon mari est mort de dépression, un an et demi après que notre fille et son mari eurent quitté notre monde. Durant cette longue période, il s'accusait chaque jour de ne pas avoir pu les empêcher de partir. D'un autre côté, Il assistait à la dérive de notre petit-fils.

Elle marqua une pause.

_ Bref, mon mari s'est senti impuissant. Il s'est persuadé d'être un homme raté, laissant la dépression influencer sa perception de lui-même et de ses actions… Jusqu'à ce qu'elle le mène à sa perte. Le pauvre… Il me manque tellement ici.

_ Je suis désolée de poser cette question : votre petit-fils Matason est-il toujours en vie ? Ou bien… ?

Un feu de colère s'embrasa dans ses yeux. D'une voix ferme, elle annonça :

_ Mon petit-fils est mort il y a quinze ans, Sofia... Quant à Matason, il est en un seul endroit : la forêt des suicides.

Chapitre 26

(Adnane)

Pour la première fois, je ressens de la tristesse...

Pas celle liée à la perte d'un être cher ou à l'échec d'un rêve perdu… Ce dont je parle, c'est la tristesse qui nous cloue sur place, nous forçant à observer tout ce qui nous entoure sans pouvoir intervenir, nous questionnant intérieurement sur l'utilité de continuer à vivre si nous n'apportons pas de valeur ajoutée au monde.

Ce sentiment vivait en moi, sans que je ne le remarque auparavant. Un mauvais rêve me l'a révélé cette nuit-là. J'ai rêvé que j'étais mort… Mort sans que personne ne découvre mon absence ! Et jusqu'à ce que mon corps soit retrouvé, dont je ne pouvais déterminer l'emplacement, car je m'en étais détaché, mon âme pouvait vagabonder librement, parcourir les lieux, tout faire... Sans pouvoir rien changer.

La première chose qui m'est venue à l'esprit dans ce cauchemar effroyable, c'était mon roman. J'étais, ou plutôt mon âme l'était, dans le washitsu, regardant d'en haut les feuilles blanches sur la table, à côté de mon stylo à encre bleue. J'ai voulu le saisir, mais je n'y parvins pas ; le dépit me serra le cœur… L'idée que mon roman reste inachevé me révoltait !

Peut-être que les lecteurs trouveraient fascinant de lire une œuvre laissée incomplète par la mort de son auteur. Peut-être même que mon roman connaîtrait un succès incroyable, simplement parce que son dénouement resterait ouvert à toutes les interprétations ! Ce que je ne voulais pas ! Mon histoire devait être racontée telle qu'elle existait dans ma tête, ou pas du tout. J'aurais souhaité la faire disparaître, la réduire en cendres, juste pour pouvoir partir en paix. À ce point, on ne doit pas oublier que les pouvoirs surnaturels attribués aux âmes n'existent que dans les films.

Mon âme quitta la pièce, désireuse d'explorer d'autres lieux. En errant, j'ai ressenti la présence d'autres âmes, inoffensives. J'ai tourné la tête à droite, puis à gauche… L'auberge n'abritait que moi-même...

* * *

_ Encore perdu dans tes pensées, mon amour ?

C'était la voix de ma chère Sofia, qui venait d'entrer dans le zashiki (salle japonaise aux tatamis), et me trouva assis, comme absent du monde.

J'ai failli lui raconter ce cauchemar, ce sentiment troublant qui m'habitait, mais je me ravisai à la dernière seconde. Ce qui n'a pas d'explication restera sans réponse. Je priais seulement pour que ma fin ne soit pas proche et que ce que j'avais vécu ne devienne pas réalité. J'avais encore tant de choses à accomplir.

_ Je réfléchissais à vous deux, à toi et à notre fils, et à la manière dont vous avez embelli ma vie.

Et pour éviter toute confrontation directe avec elle, je me levai, me dirigeai vers notre valise et cherchai quelque chose de spécial pour moi. Je revins à ma place avec une boule à neige que j'avais achetée dans une petite boutique dans les environs.

_ Qu’en penses-tu ? Notre fils, Muhammad, l’adorera. Écoute, elle joue une belle mélodie que je n’ai jamais entendue.

À l'intérieur de la boule à neige se trouvait une figurine représentant une famille de trois personnes : un jeune couple avec leur fille. Les deux premiers étaient appuyés contre une sphère de neige, regardant leur petite lever les bras bien haut, savourant le contact des flocons qui tombaient à chaque secousse de la boule. Dans leurs yeux paraissait une innocence rare, celle de ceux qui voient la beauté pour la première fois.

Sofia était en train d’imiter mon geste avec un sérieux exagéré. Après de longues minutes d’obstination mutuelle, elle posa une question qui marquait ma victoire :

_ Tu écris toujours ?

_ Bien sûr ! Cependant, chaque nouvel événement m'impose un effort considérable.

_ À ce niveau-là ?! Pourquoi ne pas changer ton style et rédiger un roman romantique où le héros épouse la fille qu’il sauve des griffes de vilains ?

Je la dévisageai d’un air de reproche, montrant que sa plaisanterie ne m’amusait pas. Je savais qu’elle cherchait

à me provoquer, pour une raison que nous connaissions tous les deux.

_ Plus j'avance, plus les événements deviennent inextricables… Ah, j'ai oublié ! Une pensée étrange m'a traversé l'esprit il y a quelques jours. Veux-tu l'entendre ?

_ Je suis toute ouïe, mon cher.

_ Supposons que ce que j'écris maintenant ne soit pas ma propre histoire, que l'idée ait d'abord appartenu à quelqu'un avant moi, quelque part dans ce vaste monde. Mais, par manque d'expérience ou peut-être de courage, il a fini par y renoncer, laissant son idée s'éteindre comme un feu que l'on a négligé !

_ Je t'aime, Adnane ! Tu as une imagination hors du commun.

_ Ce n'est pas tout ! Parfois, je ferme les yeux et je me déplace dans la chambre de cet auteur. Je le vois, assis sur une chaise dans l'obscurité, éclairé seulement par une lampe blafarde. La sueur ruisselle sur son front ; il l'essuie sans cesse avec un mouchoir humide et retire ses lunettes carrées. Par la suite, il pose ses mains sur son visage, fixant une feuille blanche devant lui. Il n'arrive plus à trouver la première idée qui donnerait naissance à son histoire, et cela le tourmente. Peut-être regrette-il de s'être lancé dans cette aventure, sans savoir qu'il

s’engouffre dans une impasse dont personne ne pourrait l’en sortir…

Sofia hocha la tête, admirative :

_ Ta fantaisie n’a pas de limite… Continue ! Je sors me promener demain. Veux-tu m’accompagner ?

_ Je reste ici, il faut que je termine un chapitre.

_ Très bien, notre fils Muhammad restera donc avec toi. Prends soin de lui jusqu’à mon retour.

Là, ce qu’Adnane ignorait, c’est que Sofia ne reviendrait jamais… Et que cette conversation serait la dernière entre eux !

Chapitre 27

(Sébastien)

‘’ C'est ton jour de rêve, Sébastien. Dans quelques heures, tu deviendras le journaliste le plus connu d’Amérique. ‘’

Au centre-ville de Washington, dans un café de luxe, Sébastien était installé à une table, sirotant un café brésilien noir de la main droite. Contrairement à son habitude, il était aujourd'hui habillé de manière très élégante et semblait avoir mis beaucoup de soin à son apparence… Ses cheveux impeccablement coiffés disaient tout. Les prochaines nouvelles feraient de lui le sujet N°1 des journaux, des chaînes de télévision et il serait certainement le nouveau héros américain !

Depuis son enfance, Sébastien avait été envoûté par le monde des médias. Il passait des heures à lire les journaux, à suivre les reportages télévisés et à étudier

les mouvements des journalistes qui risquaient leur vie pour partager la vérité, appréciant leur capacité à changer le monde avec leurs mots.

C’est cette passion qui l’avait conduit à choisir la voie du journalisme, malgré le désir de son père de le voir embrasser une carrière d’avocat… Un avocat prestigieux, à l’image de ce qu’il avait lui-même été. En revanche, pour Sébastien, le domaine du droit était très ennuyeux et sans intérêt. Lui, il voulait du rythme, du suspense, de l’adrénaline, pensant qu'avoir des nouvelles exclusives était plus excitant que tout le reste, surtout celles que l'on pouvait classer comme des nouvelles choquantes, entraînant des conséquences redoutables !

* * *

Il n'avait pas bougé de sa place depuis une heure, jetant de manière intermittente un coup d'œil à son téléphone pour vérifier s'il avait reçu un appel.

Pendant ce temps, il décida de dévisager les nombreux passants, marchant dans toutes les directions possibles devant lui, juste pour rester alerte et vigilant : un

homme criait avec des grognements clairs au sujet de l'échec d'un accord.

Une femme tentait de calmer sa petite fille qui avait oublié sa poupée à la maison.

Un mendiant suppliait les gens de lui donner un dollar ou deux pour acheter de la nourriture, pour lui et pour son chien.

(…)

* * *

Notre homme se leva finalement de sa place, mettant dix dollars sur la table pour le serveur et esquissant un sourire malveillant sur son visage... Le sourire de quelqu'un qui est plus proche que jamais de réaliser son rêve.

Il venait de recevoir un appel téléphonique !

_ Si tu savais depuis combien de temps j'attends ton appel. Quoi de neuf ?!

À l’autre bout du fil, un silence s’imposa… Un moment lourd, le genre de silence que Sébastien détestait.

Pour ne pas tout gâcher, il tenta de contrôler temporairement sa colère et questionna à nouveau : « Allô ? Es-tu avec moi ? »

_ Je crains que le pire soit arrivé, monsieur. Je suis vraiment désolé, ton homme est mort...

Ces derniers mots eurent une forte résonance dans l'âme de ce journaliste, comme si une balle lui avait traversé le cœur. En un instant, tout s'anéantit : le bruit du café, les passants et enfin, ses rêves.

Chapitre 28

(Muhammad & la nonne Marta)

_ Dis-moi, sœur Marta, comment as-tu su ?

_ Sur quoi ?!

_ Que ma mère planifiait une aventure dans la forêt d'Aokigahara...

_ Ah, cela s'est produit lorsque Cremo et moi avons rendu visite à tes parents dans la pièce où ils séjournaient. Par pur hasard, j'ai remarqué que Sofia gardait dans son sac une page déchirée d'un journal, dont la plupart des paragraphes étaient surlignés en couleur. Profitant d'un moment d'inattention, je l'ai discrètement sortie de son sac et j'ai pu lire le titre en gros caractères… Il relatait le meurtre de la fille d'un milliardaire américain célèbre dans la forêt des suicides. Il y avait également quelques documents de recherche traitant du même sujet, ou plutôt du même endroit. Au

début, j'ai cru que ta mère aidait ton père Adnane à rédiger son prochain roman, pourtant, deux détails ont remis en question mon raisonnement : premièrement, Adnane nous avait déjà parlé du sujet de son œuvre, qui n'avait aucun rapport avec ce lieu mystérieux. Deuxièmement, Sofia avait précipitamment caché son sac dès qu'elle m'avait vue le regarder, ou pour le formuler autrement, dès qu'elle avait senti que je m'y intéressais trop. Un doute a commencé à germer en moi. J'étais convaincue que ta mère préparait quelque chose en secret, sans que nous le sachions, et surtout sans que ton père ne s'en rende compte !

_ Alors, qu'as-tu fait ?

_ Le lendemain matin, Sofia nous a informés qu'elle sortait pour faire du sport. J'ai décidé de la suivre, laissant mon mari Cremo profiter des bains thermaux. Puis...

_ Puis quoi ?!

_ Mes soupçons étaient fondés, Muhammad. Sofia, avec un élan de courage insensé, s'est rendue dans cette forêt !

(…)

* * *

Sœur Marta parlait encore, quand soudain plus rien ne parvint à mes oreilles. J'étais devenu sourd, juste comme ça. Je levai la main pour lui faire signe de s'arrêter ; à quoi bon parler s'il n'y a personne pour écouter ? Très vite, j'ai eu l'impression qu'un mur invisible s'était dressé entre nous.

Pour ne pas gaspiller mon énergie inutilement, je me levai et marchai dans les allées du jardin.

Je fermai les yeux, me délectant du son des feuilles sèches qui craquaient sous mes pas. Quelques souvenirs d'enfance refirent surface, tels que mes visites au zoo, avec l'école ou avec sœur Marta pendant les vacances d'été, à la rencontre de différents animaux confinés dans des cages en fer…

Tout à coup, une voix douce me chuchota à l'oreille : « ne t'inquiète pas, tout va bien. »

J'ouvris les yeux, regardai autour de moi… Il n'y avait personne, à part quelques corbeaux perchés là-haut, me

fixant d’un œil noir en croassant bruyamment. Je me tournai vers la chaise où se trouvait sœur Marta, pour voir si elle avait fini de parler.

Elle n’y était plus !

Une autre personne occupait sa place. … C’était ma mère Sofia… !

Je ne plaisante pas !

Je me suis donné trois gifles, croyant que la fatigue me jouait des tours. Elle ne disparaissait pas. Ma mère était là-bas, à moins de cent mètres, assise calmement, levant la main vers moi avec un sourire rayonnant sur son visage et elle ajouta : « comment vas-tu, mon petit Muhammad ? Tu as bien grandi. »

Je ne peux plus me contenir.

Dès que j'entendis à nouveau sa voix, je me suis précipité vers elle de toutes mes forces. Que ce que je vivais fût un rêve ou une réalité, je voulais la serrer dans mes bras, sentir sa tendresse et me perdre dans son amour, peu importe le prix.

Je courais, à perdre haleine…

Elle ne bougeait pas. Aucune réaction de sa part. Lorsque j’étais à quelques pas d’elle, ma joue se colla à la terre ! Je trébuchai sur une pierre que je n'avais pas

remarquée. Même si la douleur était vive, je me suis relevé, déterminé à la rejoindre…

C’est alors que je la vis se lever à son tour. Pourquoi ne m’attendait-elle pas ?

J’ai balayé le reste de la poussière qui couvrait mon visage et jeté un regard à la pierre qui m’avait fait tomber… C’était une stèle funéraire… Pour être plus clair : c’était la stèle de la tombe de ma mère !

Au loin, je vis deux personnes s'approcher. C’était mon père, et moi, quand j’étais encore petit. Lui, tenant une lettre, et moi, un bouquet de fleurs violettes.

Je me souvenais de cet événement. Mon père me l’avait raconté lors de son voyage imaginaire vers la zone ‘’ 51 ‘’. Ce jour où il était venu me prendre à la crèche, nous nous sommes rendus au cimetière où repose ma mère. À l’époque, je ne comprenais rien au concept de la mort, du chagrin, ou du deuil. Il s’était agenouillé, et commença à lire sa lettre, exprimant son manque de ma mère. Moi, je regardais innocemment la terre de la tombe, ainsi que mon père, me demandant à qui il parlait, puisque nous étions seuls !

Une fois sa lettre terminée, il l’enterra, et après avoir mouillé le sol de ses larmes, il me pria de déposer les

fleurs sur la tombe, déclarant que cela rendrait maman très contente de moi. J'ai obéi sans comprendre, uniquement parce que je faisais confiance à mon père.

Et juste avant de partir, je lui ai demandé : « est-ce que maman ira bien, papa ? »

Il a souri, m'a ébouriffé les cheveux et m'a répondu : « oui, Muhammad. Sofia est maintenant sous la protection de Dieu… Rien de mal ne pourra plus jamais lui arriver. »

* * *

_ Muhammad, tu vas bien ?

Je sortis de ma rêverie pour trouver les mains de sœur Marta à moins d'un demi-mètre de mon visage. Mon esprit semblait déconnecté de la réalité, au point de ne plus percevoir ce qui se passait autour de moi. Je lui ai confirmé que je l'avais écoutée du début à la fin et je lui ai assuré que je m'étais seulement souvenu d'un détail insignifiant, rien de plus. Elle a observé les traits de mon visage, essayant de me croire, puis a repris au point où elle s'était arrêtée : « comme je te l'ai dit, mon petit... Ta mère s'est rendue au cœur de la forêt des suicides. L'air

était différent ce jour-là. On aurait dit que les arbres autour de nous nous surveillaient, étonnés, cherchant à savoir si nous étions venues pour explorer, ou pour la même raison que d'autres avant nous. Les restes humains étaient jetés partout : chaussures, carnets, photos, rubans colorés, etc. Aucun animal sauvage ne se montrait devant nous. Le chemin, tortueux et semé d'embûches, ralentissait chacun de mes pas, pourtant, j'ai réussi à garder Sofia dans mon champ de vision, jusqu'au moment où…

_ Jusqu'au moment où ma mère s'est suicidée ?

_ Je ne sais pas comment te décrire la situation...

_ Parle, sœur Marta… Parle ! J'ai déjà affronté bien pire. Dis-moi tout, je ne te jugerai pas.

_ En nous enfonçant dans la forêt, un siflement aigu m'a fendu les oreilles. Mes tympans menaçaient d'exploser. Plus je résistais, plus la douleur s'intensifiait, jusqu'à ce que je perde conscience et tombe dans l'herbe, laissant ta mère face à son destin...

_ Alors…

_ Je n'ai pas encore terminé. Après quelques heures, mes sens revinrent. Mon corps était engourdi. Une odeur de cigarette planait dans l'air, preuve que quelqu'un était passé par là. J'essayai de crier, de bouger. Au fond du

mon cœur, je souhaitais seulement que ma fin ne soit pas d'être dévorée vivante par les fourmis.

Elle regarda au loin, les yeux embués : « perdre espoir peut plonger l'âme humaine dans ses abîmes les plus sombres. »

_ Et ensuite ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

_ Rien. Je contemplais les nuages, prête à mourir… Puis, environ une heure plus tard, j'entendis de nouveau des pas. L'odeur de cigarette revint. La même personne était revenue pour moi !

Son regard se fit plus vif : « je l'ai vu, debout là, fumant une autre cigarette, ses yeux emplis de regrets braqués sur moi. C'était un homme au visage fin, les cheveux noirs tombant sur un œil, avec une moustache clairsemée, vêtu d'un ancien maillot de l'équipe nationale japonaise. Mon cœur battait la chamade, je ne savais pas ce qu'il allait faire…

_ T'a-t-il blessée ?

_ Au contraire, il s'approcha de moi, essuya la poussière de mon visage, et me parla avec un japonais cassé, les dents jaunes : « やあ、元気だといいな。 (Salut, j'espère que tu vas bien.) »

_ Dieu merci. Tu savais qui c'était ?

_ Oui, c'était Matason… Le petit-fils de la vieille Izou. Étrange coïncidence, n'est-ce pas ?

_ Un peu… As-tu une idée de ce qu'il faisait là-bas ?

_ D'après ce que j'ai entendu, il était obsédé par la légende de cette forêt. Il y avait perdu ses parents étant enfant, et depuis, il s'était juré de découvrir la vérité de cet endroit... Exactement comme ta mère. Bah ! Il resta à mes côtés jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Et tu sais quoi ? Avant de partir pour l'hôpital, j'ai aperçu la vieille Izou, debout à côté de son petit-fils. Tous deux me regardaient avec pitié. Leur présence n'était pas sûrement due au hasard… Peut-être savaient-ils déjà ce qui allait arriver !

_ Et ma mère ?

_ Après des heures de recherches, son corps fut retrouvé au pied d'une colline ; un tronc d'arbre lui transperçant la poitrine. La police conclut à un suicide par saut.

_ Et toi ? Tu y crois ? Et où est mon père dans tout ça ?!

_ Ta mère n'avait aucun trouble psychologique. À mon avis, je pense qu'elle a buté et est tombée accidentellement. Quant à ton père, il n'était pas au courant de ce qui s'était passé.

_ Tu rigoles !!!

_ En fait, le mal de tête qui m’a frappée a atteint Adnane et Cremo au même instant. À ce moment-là, ton père s’attelait à l’écriture dans le washitsu, tandis que mon mari Cremo, que Dieu ait son âme, nageait dans la source chaude... Et c’est là qu’il est mort.

J'ai saisi ce que la nonne Marta voulait dire. Elle restait convaincue que leur voyage au Triangle des Bermudes était la cause de leurs malheurs, et que le diable, comme elle me l’avait prédit autrefois, était revenu plus puissant que jamais pour se venger !

Sans prévenir, mon téléphone vibra.

L’appelant n’était autre que l'agaçant Sébastien, celui qui était venu chez moi ce matin… Un journaliste curieux de vingt-trois ans qui aimait fouiller dans les dossiers des personnes disparues ou revenant de lieux d'où il est impossible de revenir et qui se fichait des conséquences funestes auxquelles il pouvait être exposé tant qu’il acquerrait la grande notoriété à laquelle il aspirait.

Quel homme !

J'ai dû aller vers un arbre pour répondre à son appel. Je ne voulais pas que sœur Marta apprenne le retour du gardien Avironne jusqu'à ce qu'elle ait fini de me raconter ce qui était arrivé à mes parents au Japon !

Son regard suspicieux ne me quittait pas ; elle se demandait certainement qui pouvait bien être cette personne qui l'avait contrainte à s'arrêter !

Avant même que je puisse prononcer un mot, Sébastien prit la parole d'un ton différent... Un ton marqué par l'anxiété et l'excitation : « Muhammad, le gardien Avironne est mort ! »

…?!

La nouvelle m'est parvenue comme un coup de foudre, mon corps resta raide pendant quelques secondes par incrédulité face à ce que je venais d'entendre. Merde ! Encore un choc à ajouter à la liste… C'était la dernière chose dont j'avais besoin.

_ Il a laissé un dernier message, veux-tu l'entendre ?

_ Bien sûr que oui !

_ *'' Je suis revenu après avoir perdu espoir... Je suis dans mon pays... Merci à Dieu. ''*. Le pauvre, que son âme repose en paix...

_ C'est tout ?

_ Oui !

Mon esprit était en plein tumulte.

Avec la mort du gardien Avironne, toute chance de savoir ce qui manquait au voyage de mon père vers le Triangle des Bermudes s’était définitivement envolée. Quelle est cette malchance qui m'accompagne ?!

Chapitre 29

(La nonne Marta)

Pourquoi, Adnane ? Quelle est la faute de ton fils dans tout cela ?!

Au cours de ma discussion avec Muhammad, avant que cet appel ne le perturbât, je me demandais si tout ce que je lui racontais avait un sens... Serait-il capable d'accepter que son père n'ait jamais quitté sa maison, mais soit resté cloîtré dans une chambre, au milieu d'une infinité de feuilles remplies d'histoires ?!

Adnane avait réussi, grâce à son ingéniosité, à intégrer des personnages réels dans des récits imaginaires ! À vrai dire, cet homme possédait une personnalité hermétique, semblable à une boîte verrouillée, où se tenaient des secrets inaccessibles à tous.

Sa fin restera un regret pour moi.

Muhammad était toujours occupé et les signes de tension se manifestaient dans ses gestes. Je réfléchissais : est-ce que l'appelant était bien celui que j'avais en tête ?

Dans de tels moments de méditation, que je passais dans ce jardin, mon esprit me ramenait certains souvenirs, heureux et tristes à la fois, commençant par mes premiers jours avec Cremo, lors de notre lune de miel dans un village espagnol, passant par notre première rencontre avec Adnane lors d'un anniversaire, puis le malheureux voyage au Japon... Et...

Comment ai-je pu oublier ?

Revenons en arrière dans le temps… Le principe adopté par mon ami Adnane, que j'ai évoqué, celui de "l'intégration de personnages réels dans des récits imaginaires", ouvre la porte à plusieurs interprétations, la plus notable étant la crédibilité de sa première histoire, celle où il raconte son voyage vers le Triangle des Bermudes…

Ce qui m'a ramenée à cela est la venue d'un jeune homme pour me rencontrer aujourd'hui. Il s'appelle Sébastien. Je ne sais ni qui il est, ni comment il m'a trouvée… Ce qui importe, c'est la nouvelle qu'il m'a

transmise : **le retour du gardien Avironne après vingt-quatre ans !**

Ai-je ressenti de la joie ? Ma réponse serait une combinaison de oui et de non... Oui, car au moins Avironne n'est pas mort là-bas. Non, car je suis persuadée que Dieu m'a envoyé expressément cette personne pour m'annoncer que le jour promis est enfin arrivé... Le jour où toutes les vérités amères seront révélées. Si mon instinct est correct, Muhammad est venu pour la même raison !

'' Attends, Marta, tu affirmes que le gardien Avironne a été absent pendant vingt-quatre ans… Ce dernier est resté seul contre Tébersse au Triangle des Bermudes selon l'histoire d'Adnane... Néanmoins, tu as récemment souligné que ce récit n'était qu'une création de son imagination. Une contradiction évidente existe dans tes paroles, ce qui t'obligera à donner des justifications convaincantes ! ''

Encore une fois, je confirme qu'Adnane a été une personnalité insondable, aimant les événements complexes qui embrouillaient l'esprit…

Chapitre 30

(Muhammad)

Lorsque je me retournai pour regagner ma place, je fus surpris par la présence d'un invité : un chat noir reposait sur les genoux de la nonne Marta, qui, de sa main droite, parcourait sa fourrure. Il me scrutait avec des regards perspicaces, semblables à ceux d'un faucon. Ses yeux étaient de couleur jaune avec des pupilles noires en forme de ligne droite. Son énorme forme m'a rappelé le chat Parson et la croyance de mon père selon laquelle le noir est une couleur diabolique : *sa peau* (du chat Parson) *était d'un noir charbonneux… Une caractéristique que je déteste profondément, elle provoque en moi du pessimisme !*

Réfléchissons un peu, pouvait-il y avoir un lien entre ce chat noir et la mort du gardien Avironne ?!

Quant à sœur Marta, elle put facilement remarquer que je transpirais d'angoisse et de stress. C'est pourquoi elle m'interrogea, tel un détective questionnant un criminel endurci, sur ce qui m'avait appelé.

_ C'était ma femme Hillinia, elle est malade depuis trois heures. Elle m'a appelé pour me dire qu'elle allait chez le médecin parce qu'elle avait trop mal à la tête. Je suis très inquiet pour elle.

Va en enfer, Sébastian ! J'étais sur le point de tout avouer à cause de ton appel, qui ne faisait que compliquer les choses.

_ Oh, je suis navrée d'entendre cela ! J'espère que les résultats seront négatifs et que ta femme se rétablira vite...

_ Merci, pouvons-nous revenir à notre sujet, là où nous nous sommes arrêtés ?

_ D'abord, j'aimerais te poser une question. Te souviens-tu d'avoir écrit une lettre à tes parents quand tu étais enfant, vers l'âge de huit ans ?

_ Moi ?! Ai-je rédigé une lettre pour eux ?!

Pour la première fois de cette journée, sœur Marta afficha un doux sourire. Elle me remit une vieille enveloppe qui avait été cachée à côté d'elle. Sur le recto, il était écrit en bleu :

"À mon pire et a ma mire, j'attends votre riponse "
Je l'ouvris doucement, chaque fibre de mon être tendue par la crainte de perdre ce trésor précieux :

Cher père, chère mère,

Je suis Muhammad, votre fils.

Aujourd'hui, c'est mon huitième anniversaire.

Concernant ceue leure, c'est mon enseignante à l'école qui m'a inspiré à l'écrire. Elle nous a dit que l'écriture est une thérapie spirituelle pour les âmes, un moyen de se libérer de tout ce qui est mauvais en nous. Alors, j'ai eu l'idée de vous écrire une leure, papa et maman. Dites-moi, pourquoi vous êtes partis sans m'emmener ? Pourquoi aucun de vous n'a pensé à me rendre visite ? Auriez-vous pu oublier que vous aviez un fils ? Huit ans et j'y réfléchis... Je réfléchis chaque jour aux raisons qui vous ont poussés à partir... Avez-vous trouvé une vie meilleure dans un endroit meilleur ?

Vous devriez savoir que la solitude ici est dévastatrice... Tous mes camarades ont des mères et des pères près d'eux. Leurs yeux trahissent tout l'épanouissement dont ils jouissent, conscients que leurs parents sont en tout instant là pour les accueillir à bras ouverts, tandis qu'ils ne connaîtront jamais le vide qui hante ma vie en votre absence. Parfois, et je m'excuse pour

ma dureté dans ceue leure, je me sens comme si j'étais enchaîné dans une pièce sans issue, emplie d'un silence épouvantable au point que j'entends les bauements de mon petit cœur à haute voix !

Tante Marta ne pourra pas, malgré tous ses efforts, vous remplacer. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi elle refusait de me dire où vous étiez allés. Tout ce qu'elle a dit, concernant toi, papa, c'est que tu as voyagé vers un endroit lointain sans que personne sache quand tu reviendras ! Quant à toi, maman, elle m'a dit que tu étais au paradis... J'ai cherché sur la carte du monde maintes et maintes fois, sans trouver aucun indice de ce lieu. Deux hypothèses se dessinent devant moi : soit j'ai une ancienne carte que je dois jeter immédiatement à la poubelle, soit je suis devenu aveugle, ce qui est improbable !

En tout cas, tante Marta a prouvé par ses actions qu'elle est une personne aimante (comme toi, maman, elle m'en a parlé), cherchant toujours à m'enseigner tout ce que je dois savoir sur la religion, sur le bon travail ou tout autre sujet... Je ne sais pas si vous saviez que ceue pauvre dame vit presque la même histoire que la mienne, puisqu'elle a perdu son mari, Cremo ! Relativement à cela, elle s'efforce toujours de me montrer que la vie

ne s'arrête à aucun événement et que tout ira bien si nous faisons confiance à Dieu...

Ah oui ! Peut-être que vous aimeriez savoir quel vœu j'ai fait en soufflant la bougie de mon gâteau d'anniversaire : je souhaitais que le temps passe vite, jusqu'à mes dix-huit ans, pour pouvoir étudier l'archéologie et devenir un explorateur comme Ibn Bauuta, le Marocain (vous savez de qui je parle, n'est-ce pas ?), afin de voyager à travers tous les pays du monde et, surtout, pour vous rencontrer.

Ce ne sera pas facile, bien sûr, et je sais que j'aurai besoin de la patience d'un chameau assoiffé dans un désert aride. Tout de même, je vous promets que je ne renoncerai pas, même si le ciel venait à s'abaure sur la terre.

J'ai beaucoup écrit, et je ne pense pas m'arrêter.

Mon esprit bouillonne d'idées... Il m'a déjà soutenu lors d'une compétition de théâtre à l'école. Sur scène, je devais jouer le rôle d'un chevalier se préparant à une bataille décisive. D'après le scénario, je devais discuter avec mon conseiller d'un sujet qui m'était sorti de la tête. J'ai donc improvisé des paroles qui ont impressionné le public si fort qu'il m'a applaudi pendant plusieurs minutes, faisant de même pour mes camarades de jeu.

Saviez-vous que je vous ai cherchés parmi les spectateurs, croyant que vous viendriez me voir ? Or, une fois de plus, j'ai été déçu par votre absence... Après avoir fini, mes camarades ont pris des photos '' souvenirs '' avec leurs familles. Quant à moi, je suis resté seul avec mes pensées !

Regardez... Afin que vous éprouviez la peine que votre départ inexpliqué a laissée en moi, je vais vous écrire un texte imaginaire sur ce qui s'est déroulé après ceue pièce de théâtre, dans l'espoir que ce que vous lirez sera une incitation à hâter votre retour : « nous sommes devant une scène colorée, vive de toutes les couleurs (bleu, vert, rose, marron, orange, ...). Dans un coin, une teinte différente émerge timidement, un mélange de noir et de blanc. C'était moi, tandis que les autres couleurs représentaient les foules joyeuses qui m'entouraient. Leur manque d'auention envers moi était patent, comme si j'étais juste une ombre perdue parmi eux.

La scène prit fin avec la remise des prix aux écoles gagnantes, suivie du départ progressif de chacun à mesure que les lumières s'éteignaient...

Je décidai de ne pas quiuer la salle comme les autres. Je me cachai sous une chaise jusqu'à ce que tout le monde parte, puis me levai, m'imaginant sur scène dans le rôle que j'avais incarné, et vous voyant tous les deux au

premier rang, exactement au centre... Vous étiez hyper satisfaits de ma performance, et l'un de vous chuchotait à l'autre : « nous sommes chanceux d'avoir ce fils. » Ensuite, maman, tu dessinais un cœur dans l'air avec tes doigts, exprimant ton amour pour moi, ce qui me faisait rougir.

Je revins à la réalité et je fixai mon regard vers la sortie rouge. Les minutes s'écoulaient lentement, comme une vieille tortue... J'auendais votre apparition.

Dans un moment d'anticipation, la porte s'ouvrit. Une silhoueue tenant une lampe de poche, dont le rayon jaune m'empêchait de distinguer son visage, s'approcha de moi, puis s'arrêta... Après avoir éteint la lumière, je constatai que ce n'était pas vous, mais simplement un garde de ce lieu. D'une voix rauque, il m'informa de l'inquiétude de tante Marta après qu'elle eut désespéré de me retrouver, pensant m'avoir perdu pour toujours. Je ressentis de la contrariété et je cédai finalement à l'idée de ne pas vous rencontrer ! »

J'ai une petite demande... Si vous recevez ceue leure, ne l'ignorez pas, s'il vous plaît. Je ne veux pas de cadeaux coûteux... Je veux juste une réponse écrite de votre part ou un court appel. Peut-être que ma demande semble trop simple, mais elle signifiera beaucoup pour moi.

Vous me manquez énormément, papa, maman.

Chapitre 31

(Abdoul & Lyna)

« Deux jeunes hommes vêtus de manteaux noirs s'avancèrent sur le quai de la gare, sans bagages. Je dévorais un article scientifique lié à mes études en psychologie, néanmoins, leurs rires bruyants vinrent fendre ma bulle de concentration.

Impossible de poursuivre ma lecture !

Agacé, je glissai mon téléphone dans ma poche, résigné, et levai les yeux vers eux.

D'après leurs conversations, je savais qu'ils étaient venus à la gare pour renouer avec les fragments d'une enfance aventureuse, celle où ils grimpaient clandestinement dans les trains pour voyager aussi loin que possible. Des aventures audacieuses, pleines de risques, qui leur procuraient une dose grisante d'adrénaline. À chaque escapade, le danger faisait partie du jeu… Quand ils apercevaient les contrôleurs, ils se cachaient à deux dans les toilettes, ou bien couraient dans les compartiments jusqu'au dernier, avant de sauter dehors, exaltés par leur liberté. Ensuite, ils revenaient, méditant sur mille manières de transformer

leurs expériences en récits palpitants qu'ils se remémoraient plus tard, comme ils le faisaient aujourd'hui.

À travers leurs mots, je voyageais moi aussi vers leur passé. Tout à coup, quelque chose changea ! Les deux jeunes s'éloignèrent, comme s'ils avaient perçu la présence d'un intrus qui les observait, et la scène tout entière se transforma : un petit garçon à la peau brune apparut, tenant la main de son père.

En l'examinant de plus près, j'ai découvert que cet enfant, c'était moi !

Ils montèrent dans le train, qui lança un long sifflement, annonçant son départ.

Tout me revint en mémoire…

À l'époque où j'étais encore enfant, je prenais souvent le train avec mon père, car c'était le moyen de transport le moins cher. Nous aimions nous amuser, c'est pour cela que mon père, avec son esprit joyeux, me disait à l'avance dans quelle voiture nous allions nous asseoir. Je me lançais alors tel un explorateur à la recherche d'un trésor, c'est-à-dire de nos sièges. À chaque pas, je jetais un coup d'œil dans les yeux de mon cher père et y lisais de l'espoir, me fiant à ma capacité à trouver notre place.

Lorsque je réussissais, je criais à pleins poumons : « Papa, ici ! ».

Derrière moi, les regards intrigués des voyageurs déjà installés me suivaient, avant que mon père n'arrive, portant notre lourde valise, pour leur expliquer qu'il ne s'agissait que d'un jeu, et que j'en étais le héros… Le héros intrépide, comme il aimait si fièrement me présenter aux autres.

De retour dans le présent, je montai dans le train et commençai à chercher le compartiment où m'attendait ma place… La plupart d'entre eux affichaient complet. Par chance, mon siège était dans un compartiment où il n'y avait que deux personnes : un vieil homme et un jeune enfant.

Une coïncidence frappante ! Trois générations se retrouvaient là : l'enfance, la jeunesse et la vieillesse. Ajoutons que, par une rare bienveillance du destin, mon numéro se trouvait près de la fenêtre, là où je préférais tant m'asseoir.

Le premier compagnon, soit le grand-père, vêtu d'une casquette ronde, d'un manteau de soie et d'un pantalon classique noir, était assis dans le sens opposé… Après une salutation courtoise à mon entrée, il se replongea dans la lecture d'un livre à la couverture manquante et aux pages jaunies. Les secousses de ses mains ne l'empêchaient pas de lire chaque page avec une grande concentration, s'attardant sur chacune pendant plusieurs minutes, avec quelques changements dans ses grimaces, tantôt sérieux, tantôt étonné.

Quant au deuxième, le petit enfant, il était assis deux places après la mienne, jouant sur son téléphone. Les traits de son visage, pétrifiés, rappelaient ceux d'une personne morte, les yeux grands ouverts après un coup de feu inattendu… !

Ô mon Dieu ! Les téléphones peuvent exercer un effet terrifiant sur les gens, les prenant dans un isolement total de ce qui se passe autour d'eux !

J’ai tourné mon regard vers la fenêtre. La nature verdoyante m’a toujours ouvert une passerelle vers les souvenirs des plus beaux instants de ma vie. »

Ah… Bonjour, bonjour. Je me présente : je m’appelle Abdoul, étudiant en dernière année à l’université, en psychiatrie.

Profitant de la courte distance entre la gare et l’hôpital, je relisais les pensées écrites plus tôt dans mon bloc-notes tout en marchant.

C’est une habitude que je cultive depuis mon enfance. L’écriture m’a avant tout guidé vers une meilleure compréhension de mon esprit et à apprivoiser ce torrent d’idées qui me submerge dès que je tiens un stylo, même sans savoir au départ, ce que je veux exprimer.

Avec le temps, j’ai compris qu’elle est la voie la plus sincère vers soi-même. Parfois, je me retrouve abasourdi devant ce que ma main a tracé, comme si je faisais la connaissance de moi-même pour la première fois !

* * *

En approchant de ma destination, j’aperçus une personne qui m’attendait devant l’entrée : l’infirmière

Lyna, avec sa grande taille, me regardait, les bras croisés en forme de triangle.

Lyna…

Son prénom me fait penser à un dessin animé que j'adorais, intitulé "Le garçon du futur Conan", connu en version arabe sous le nom de "Les aventures d'Adnane et Lina". Dans cette série, le petit héros Adnane, après avoir trouvé Lina inconsciente sur la plage, s'élança avec elle dans une aventure remplie de péripéties pour explorer les vestiges d'un monde dévasté et construire un nouvel avenir pour l'humanité. Je ne nierai pas que j'ai toujours voulu devenir comme ce garçon, et parcourir le monde pour sauver les gens des méchants !

Récupérer ces souvenirs faillit être la raison pour laquelle mon visage se couvrit de terre, car une branche d'arbre cassée m'avait fait perdre l'équilibre. Là, je réalisai que la distance qui me séparait de Lyna ne dépassait pas cinq pas. L'expression de son visage était sèche… Une facette d'elle que je n'avais jamais vue auparavant !

Lors de mes précédentes visites, elle m'accueillait chaleureusement, étant donné que j'étais l'un des visiteurs fidèles de cet hôpital ancien, datant du XXe siècle, qui surplombait un grand jardin, entouré de cerisiers.

Ses cheveux châtains, épars et indisciplinés, se balançaient au vent. Une feuille blanche pliée en deux était dans ses mains.

_ Bienvenue Abdoul, tu es venu en retard aujourd'hui.

_ Salut Lyna… Le train a connu une petite défaillance, me faisant rater l'heure prévue pour la visite. Comment cela se déroule-t-il ici ?

_ Suis-moi, si tu veux savoir.

En chemin, nous avons croisé quelques patients dont certains en fauteuil roulant et des médecins vêtus de blouses blanches. Dans leurs poches, des équipements médicaux étaient prêts à être utilisés au cas où les patients deviendraient incontrôlables. Il était vraiment impossible de prédire les réactions de certains, surtout ceux qui traînaient dans les couloirs.

Lyna ne semblait pas du tout soucieuse de ce qui l'entourait.

Lorsque nous nous sommes dirigés vers les escaliers pour monter à l'étage supérieur, je ressentis que cette jeune femme n'avait plus la force de résister... J'ai essayé de lui parler pour en savoir plus sur notre destination, mais elle se limita à dire : « tu découvriras par toi-même. »

Et ce fut exactement ce qui se passa. Nous nous sommes arrêtés devant la chambre N°241, celle de Florent, qui n'était pas à l'intérieur. Que faisions-nous donc ici ?

Au passage, parlons un peu de Florent… Cet adolescent de vingt ans, atteint d'autisme, passait tout son temps dans cette chambre, trouvant du plaisir à vivre dans son propre monde. Il avait été admis à l'hôpital par crainte qu'il ne se fasse du mal ou qu'il ne soit victime de persécution. Orphelin, il n'avait plus de famille : un incendie dévastateur avait consumé sa maison, et lui seul avait survécu. Témoin des horreurs de ce jour, il portait en lui le poids de souvenirs trop lourds que personne ne pouvait alléger.

_ Je suis désolée, Abdoul. Prends ce qu'il t'a laissé.

Elle m'a donné le papier qu'elle tenait. Son expression, qui était dure, se transforma en tristesse. Ensuite, elle est partie pour reprendre son travail quotidien.

Avant toute chose, je suis entré dans la chambre de Florent… C'était une pièce simple, avec un lit dans un coin et une table au centre portant une boîte en carton, placée sous une fenêtre donnant sur le jardin. C'était là, que Florent et moi nous arrêtions fréquemment pour goûter à la beauté de la nature, et nous vider l'esprit en bavardant. De vrais moments de sérénité, comme nager dans une mer azur sans fin.

Je pris place sur la chaise en bois devant la table, et ouvris la feuille, profitant du fait que Florent n'était pas encore rentré. À ma grande surprise, il s'agissait d'une courte lettre écrite d'une main maladroite par lui. Je ne savais pas qu'il savait rédiger des lettres !

Dès les premiers mots, j'ai compris ce qui était arrivé à Lyna : *Cher monsieur Abu...*

C'est la deuxième leure que je t'écris, parce que je n'ai pas aimé la première (que j'ai jetée à la poubelle). Je n'ai jamais rédigé de leures dans ma misérable vie, tu peux donc te considérer comme une personne très chanceuse.

Mon style d'écriture est prosaïque.

Tu sais déjà que j'adore dessiner, mais tu ignores sûrement d'où me vient mon inspiration. Je vais te le dire maintenant : chaque matin, depuis seize ans, les oiseaux se tiennent sur le rebord de ma fenêtre, émeuant une merveilleuse symphonie avec leur gazouillis... Une très belle motivation pour me réveiller tôt et dessiner. Sans ces chants, ma main ne peut même pas tenir un crayon et je reste toute la journée sur mon lit sans rien faire... Absolument rien !

Avec un immense regret, c'est ce qui s'est produit aujourd'hui ! Je suis très inquiet, je ressens une sensation étrange que je n'arrive pas à décrire puisque je ne suis ni un écrivain ni un médecin (comme toi).

Mes mains tremblent, comme si l'avenir me réservait quelque chose d'effrayant. Je ne pense pas être malade. Pourrais-tu venir rapidement pour me voir, s'il te plaît ? Et à ton avis, pourquoi les oiseaux ne sont-ils pas venus me saluer ce matin ?

P.S 1 : l'infirmière Lyna m'a assuré que tout allait bien, je ne sais pas si elle m'a dit la vérité.

P.S 2 : juste un ajout trivial, je viens de me rappeler les blagues absurdes que tu me racontais pour me faire rire... Eh bien ! J'ai ri, Abu ! Hahaha !

* * *

Le jour de notre première rencontre,

Florent était allongé sur son lit, dessinant ce qui lui traversait l'esprit... La porte de sa chambre s'est ouverte et l'infirmière Lyna est entrée, accompagnée d'un invité : un jeune homme timide, vêtu de vêtements

traditionnels qui étaient inhabituels dans cet hôpital. Un air de méfiance apparut sur son visage, laissant même la main de l'homme suspendue dans l'air, sans lui serrer la sienne, car il n'était pas habitué à interagir avec quelqu'un, à l'exception de Lyna, qui, pour apaiser la situation tendue, se pencha et, d'une voix clairement audible, lui murmura à l'oreille : « je te présente monsieur Abdoul. C'est un médecin gentil, il ne te fera aucun mal. Allez, tu ne vas pas lui dire bonjour ? »

* * *

Au revoir, Florent.

Je me levai de ma chaise et quittai la pièce, refermant la porte derrière moi. En descendant, je retrouvai Lyna, immobile devant l'entrée du jardin, les yeux tournés vers l'horizon. Je m'approchai d'elle et posai ma main sur son épaule, en disant : « je sais qu'il nous est difficile d'accepter cette réalité, mais c'est ainsi que va la vie. J'espère que tu vas bien, Lyna. »

Son silence me donnait l'impression qu'elle désirait un long câlin, qui vienne du cœur.

_ Il est toujours là.

_ Qui ? Florent est-il en vie ?

Elle pointa du doigt un vieil arbre, solitaire au milieu de la prairie, dont toutes les feuilles étaient tombées. Dans un soufle, elle ajouta : « ne vois-tu pas la fleur de jasmin blanche ? »

Je restai un instant stupéfait de ne pas l'avoir remarquée plus tôt.

_ Florent l'a plantée. Il a mis tes conseils en pratique. Tu te souviens, peut-être ? Quand tu avais réussi à le convaincre qu'il devait laisser une trace dans ce monde, pour qu'on se souvienne de lui, plutôt que de passer ses journées enfermées entre quatre murs. Je vais l'appeler la fleur spirituelle de Florent.

Jamais je n'aurais imaginé que mes paroles auraient un tel impact sur quelqu'un !

Je m'avançai vers la fleur, attiré par sa fragilité éclatante...

* * *

Florent avait déterminé l'emplacement de sa rose avec une précision, presque minutieuse. Il l'avait plantée

exactement dans l’axe de sa fenêtre, afin de pouvoir suivre chaque étape de sa croissance depuis sa chambre.

Aussitôt, un craquement de feuilles fut entendu derrière moi. Sans me retourner, j’ai supposé que c’était l’infirmière Lyna, venue une fois de plus se recueillir devant la fleur souvenir de Florent.

_ Nous devons désigner quelqu’un pour choyer la rose, afin qu’elle ne se flétrisse pas.

Devant son silence, je me retournai et découvris que je m’étais trompé de personne. Un autre patient, que je connaissais, se tenait à environ deux mètres de moi. Je l'avais souvent croisé dans le couloir, bien que le destin n’eût jamais permis un vrai contact avec lui. Plus solitaire encore que Florent, il passait ses journées à marcher dans la cour de l’hôpital, comme si cet espace lui offrait un billet vers un monde à part.

L’hôpital ignorait presque tout de lui. On le surnommait ‘’l’Inconnu‘’. Personne ne connaissait sa véritable identité ni comment il était arrivé ici. Il semblait tombé du ciel, tel un extraterrestre déguisé en humain. En plus de ça, son mutisme rendait toute tentative de dialogue inutile !

Les rayons du soleil, puissants, dissimulaient ses traits. Il portait une chemise blanche et un pantalon assorti, les bras croisés derrière le dos.

Je me suis levé pour le saluer : « Bonjour, monsieur. »

Il demeura figé, réfléchissant à quelque chose… Pas un mot, pas une réponse… Ses yeux brillaient d'une étrange lueur, comme s'il attendait le moment idéal pour établir un contact.

Au loin, Lyna et un autre infirmier s'approchaient prudemment. Leurs visages exprimaient l'inquiétude. Je sentais que chaque seconde comptait avant leur arrivée. J'ai donc insisté : « puis-je vous aider ? »

Il avala sa salive, comme s'il déployait une force extraordinaire pour articuler quelques mots. J'ai serré sa main fermement, cherchant à le rassurer.

À cet instant, ses pupilles se sont élargies. Un long soupir s'est échappé de ses lèvres, comme si des années de fardeau venaient de s'évanouir en un seul soufle... Lentement, il a sorti de sa poche une feuille froissée et, inclinant la tête vers moi, m'a dit : « tiens… Je te fais confiance… »

Puis, il s'est effondré !

* * *

Lyna et l'autre infirmier accoururent vers lui tandis que je restais choqué, incapable de bouger. Était-il mort lui aussi ?!

Heureusement, non.

On a appris plus tard qu'il avait subi une forte poussée de tension. Il a été transféré en urgence pour des examens complémentaires. Lyna est ensuite revenue vers moi, et m'a interrogé sur ce qui s'était déroulé entre nous. Je lui ai dit qu'il était venu se recueillir auprès de la fleur à Florent.

Son esprit étant déjà ailleurs, elle n'a pas insisté pour connaître les détails et repartit… Les regards hostiles des patients me transperçaient à travers la cour et les fenêtres, comme s'ils étaient sûrs que ma présence portait un présage de malheur.

J'ouvris la feuille pour savoir ce que cet homme attendait de moi : *À ma chère femme,*

Hier soir, depuis la fenêtre de ma chambre, je m'émerveillais devant le ciel nocturne, parsemé d'étoiles scintillantes. Le calme environnant, caressé par une douce brise, m'offrit un instant pour penser à toi et, d'une manière que je ne saurais expliquer, je voyageai vers un passé que nous avions partagé…

Je revivais le jour où nous marchions sur la plage, main dans la main, sous la lumière de la grande lune, bercés par le bruit des vagues.

Je me souviens encore de ces rares étoiles filantes traversant la nuit.

Tu sautais de joie, telle une enfant, comme si un rêve de cinéma venait enfin de s'incarner sous tes yeux.

Je n'ai jamais oublié quand tu m'as supplié, même si je n'y croyais pas, de formuler un vœu à deux.

« Soyons ensemble, pour l'éternité. »

C'était mon souhait secret. Je parie que tu le savais déjà. C'est pour cela que je t'aimais, et que je restais.

Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt... J'étais un peu fatigué. Ne t'inquiète pas, rien de grave. Je vais bien maintenant et j'espère que toi aussi.

Ahurissant !

C'est le moins que l'on puisse dire…

Comment un homme pareil, un véritable écrivain, peut-il être ici, dans cet hôpital ?!

Je dois retrouver sa femme. Elle doit savoir qu'il est en vie, qu'il écrit encore. C'est le minimum que je puisse faire pour lui.

Tout en bas de la feuille, une petite signature figurait :

Ton mari, Adnane Ghaït.

Chapitre 32

(Hillinia)

C’est dans l’absence que l’on mesure
l’importance de la présence.

John Joos

Cela faisait trois minutes que le bus était arrivé. J’étais debout à la station d’attente avec une vieille femme, portant des courses dans les mains. Après que quelques passagers eurent descendu, nous sommes montés à bord. Deux sièges étaient vides. Je me suis précipitée vers l’un d’eux, invitant la dame à s’asseoir à mes côtés.

À trois sièges de distance, dans la direction opposée à la mienne, je vis une jeune femme dans la vingtaine, accompagnée de son petit garçon, qui brandissait un

jouet de Superman dans l’air. Mon esprit était occupé par ce que le médecin m'avait annoncé ce matin : « félicitations, madame Hillinia, vous êtes enceinte. »

Instinctivement, je posai ma main sur mon ventre. Devenir mère avait toujours été un rêve, comme pour tant d’autres femmes de mon âge. Je nepouvais pas nier qu’un frisson m’avait parcourue en entendant cette nouvelle. J'ai même attrapé la main du médecin, les yeux rivés aux siens, me demandant si elle plaisantait ou non.

Tout avait commencé il y a une semaine. À la maison, je ressentais des douleurs abdominales et une envie persistante de vomir. Je pensais que ce n'était qu'une infection virale et pour me soulager, j’ai pris des médicaments…

Ce matin-là, la douleur s’est intensifiée plus que jamais. N’ayant d’autre choix, je pris un Uber pour me rendre à l’hôpital le plus proche, où, après quelques examens, on m'a appris la nouvelle de ma grossesse.

* * *

La vieille dame portait des lunettes rondes brunes qui couvraient ses yeux. Ses cheveux, striés de gris et de noir,

étaient à moitié couverts par un voile transparent. Ses lèvres étaient rigides, signe qu'aucun baume teinté ne les avait touchées. Elle tenait solidement ses courses, veillant à ce qu'aucune ne lui échappe.

Après quelques stations, le nombre de personnes dans le bus a diminué. Il n'en restait plus que cinq, y compris le chauffeur. La femme et son enfant étaient descendus, laissant le véhicule dans son silence habituel...

« Vivre seule, c'est mourir à petit feu. » lâcha la dame d'une voix triste.

« Pardon ?! » lui demandai-je.

Elle enleva ses lunettes. Sa pupille gauche était grise, ce qui indiquait qu'elle était aveugle. Elle tendit sa main rugueuse pour me saluer.

_ Je m'appelle Erine, et toi ?

_ Hillinia.

_ Joli nom. Je tiens d'abord à m'excuser d'avoir été si intrusive, mais je t'ai observée regarder cette femme et son enfant, tout comme je l'ai fait moi aussi.

_ Oui.

_ Tu sais… Quand j'étais à ton âge, j'attendais un bébé avec mon copain. La vie était si rose à nos yeux, avant que je ne la ternisse moi-même.

_ Que veux-tu dire ?

_ Une nuit, après une fête un peu trop arrosée, j'ai eu un accident de voiture en rentrant chez moi. J'étais enceinte d'un mois. À l'hôpital, mon père a dû choisir : soit me laisser mourir d'hémorragie interne, soit autoriser une opération qui m'enlèverait l'utérus pour me sauver, ce qui signifiait que je ne pourrais plus jamais avoir d'enfants. Il savait que la décision qu'il allait prendre serait difficile pour nous tous ! Il n'a pas hésité une seconde ! Mon père a opté pour moi, tandis que mon copain m'a abandonnée dès qu'il apprit la nouvelle. Il ne m'a même pas rendu visite ! Depuis, je me suis sentie seule. Le pire, c'est que la plupart de mes relations amoureuses ont échoué pour la même raison, comme si ma capacité à donner la vie était le seul trésor que j'avais à offrir, et lorsque ce trésor m'a été arraché, le monde s'est détourné de moi.

_ Que Dieu vous fortifie dans la patience, madame Erine. Une telle souffrance ne devrait échoir à personne, pas même l'ennemi le plus acharné !

_ Oui… Et parce que la vie suit des chemins d'injustice que l'on ne comprend pas, elle a pris mon père à ma place, six mois après ce qui s'était passé. Le chagrin me ravageait au point d'altérer ma vue, et comme tu peux

voir, j’ai perdu l’usage de mon œil gauche. Les gens disent parfois que j’ai l’air d’une sorcière méchante !

_ Moi...

_ Pas besoin de commenter, ma chère. Je sais que tu te demandes pourquoi je me confie à une inconnue pour lui parler de mon passé comme si tu faisais partie de ma famille, alors qu’en réalité, aucun de nous ne connaît l’autre. D’ailleurs, j’ai oublié de te dire que les traits de ton visage ressemblent énormément à ceux d’une camarade d’université… Une amie studieuse et brillante, qui voulait rendre sa mère fière, une femme qui avait tout sacrifié, travaillant comme femme de ménage dans les maisons.

_ Et son père ?

_ Ce n’était qu’un coureur de jupons ! La famille ne faisait pas partie de ses priorités ! Elle m'a raconté qu'il répétait toujours la même phrase lorsqu'il était ivre, comme si c'était la seule qu'il avait dans son répertoire : ‘’ *Les femmes sont comme un champ infini de jolies fleurs... Il est difficile d’en choisir une et de laisser les autres.* ‘’ Crois-moi, ma petite... Si les femmes sont de belles fleurs, les hommes ne sont que des pierres ternes, toutes semblables, sans éclat ni vie.

Elle remit ses lunettes et se leva au moment où le bus freinait : « pour la deuxième fois, je suis désolée si mes

mots t’ont paru démoralisants. J’avais besoin de vider mon cœur. Prends soin de toi, chère Hillinia, et bonne route. »

Après s'être éloignée de trois pas, elle s'arrêta et sortit une pomme verte de son sac, me l'offrant en gage de reconnaissance pour l'avoir écoutée le temps du trajet.

* * *

Le bus repartit.

Je continuai à suivre Erine depuis la fenêtre, la voyant se fondre dans la foule, jusqu’à ce que je ne parvienne plus à la distinguer parmi les passants. Ce qui m'a le plus marquée dans son histoire, c’est sa comparaison des femmes à de belles fleurs, et des hommes à des pierres semblables et dépourvues de vie. Une métaphore, certes rude d’un certain côté, mais riche de sens d’un autre.

Muhammad me vint alors à l’esprit, et je réalisai qu’il pouvait être un excellent exemple pour illustrer ce que je voulais expliquer.

Durant ces deux années de notre mariage, je l’ai vu, malgré ses tentatives pour le cacher, vivre dans un vide

obscur… Comme tout le monde le sait, Muhammad a grandi orphelin de ses parents. Je serais incapable de décrire ce qu'il ressent, mais je perçois bien l'impact que cette perte a laissé en lui.

Souvent, il se retirait dans la pièce de son père, remplie de livres et de manuscrits, y restant de longues heures, affirmant y sentir sa présence. Il faisait de même avec la chambre de sa mère, décédée en lui donnant naissance, et que personne n'avait osé toucher depuis. Il m'assurait pouvoir encore y respirer son doux parfum.

De mon côté, je faisais tout ce que je pouvais pour alléger ce poids. Il m'en était reconnaissant, mais avec le temps, j'ai compris qu'aucun effort ne pouvait remplacer l'absence de ses parents. Un soir, assis tous deux sur un banc au parc, Muhammad m'a avoué qu'au fond de son cœur, il aspirait seulement à un vrai câlin d'eux.

Il évoqua également Marta, une religieuse vivant à l'église, qui l'avait élevé depuis sa naissance malgré les différences religieuses. Je ne l'ai jamais rencontrée, elle avait cessé de lui rendre visite depuis longtemps, comme si sa mission était terminée.

Ainsi, on peut dire que toute la vie de mon mari l'avait façonné en une pierre dure, aux émotions émoussées par les douleurs du passé. Rien ne semblait l'émouvoir comme les autres.

Le bus s'arrêta à ma station. Le trajet m’avait semblé court. Une fois arrivée chez moi, j’ai posé la main sur mon ventre, accueillant notre nouvel invité dans notre maison.

En ouvrant la porte, un courant d’air s’engouffra, rompant le calme ambiant qui régnait à l’intérieur. J’imaginai notre vie dans un an : Muhammad jouant avec notre enfant, le soulevant en riant, ou partageant avec lui une partie de cache-cache lors de ses premiers pas.

Un nouveau chapitre s’apprêtait à s’ouvrir…

J’ai remarqué de loin qu’un des tableaux préférés de mon mari avait bougé à cause du vent, venant d’une fenêtre restée ouverte. Je me suis dirigée vers lui pour le remettre en place. En chemin, j’activai le haut-parleur du téléphone fixe pour entendre les messages vocaux que j’avais manqués.

Au moment de repositionner le cadre, une enveloppe jaune tomba à mes pieds. Mon cœur s’accéléra. Était-ce un secret que quelqu’un voulait garder, ou Adnane, le père de mon mari, l’avait-il placée ici lui-même, pour qu’on la découvre après sa mort ?

Je décachetai l’enveloppe, tandis que la voix d’Abdoul se fit entendre sur le téléphone, haletante :« Hillinia... J’espère que tu écouteras ce message au plus vite…

Muhammad ne me répond pas… J'ai peur que… Que son père… Soit vivant ! »

* * *

(…)

Mon petit héros Muhammad…

Je ne sais plus quoi t'écrire dans ma dernière leure. Je suis réticent à saisir mon stylo noir, incapable d'accepter l'idée que je pourrais ne plus jamais te revoir après ce jour. Ce n'est même pas facile à imaginer ! (…)

Chapitre 33

(Muhammad & la nonne Marta)

_ Si les événements inventés par mon père ne sont pas réels, en est-il de même pour les personnes citées dans ces feuilles ??

_ Non, les personnages existent vraiment.

_ Comment a-t-il réussi cela ?

_ En littérature, il existe une règle bien connue selon laquelle les écrivain(e)s doivent défier leurs lecteurs et essayer de les confondre en écrivant l'imprévisible. Adnane y est parvenu avec brio, construisant une fiction si convaincante que tu y as cru facilement, cher Muhammad.

_ Pouvez-vous m'expliquer comment il a fait ? Je veux connaître mon père !

_ Avec plaisir. Son histoire comporte sept personnages principaux, apparaissant dans l'ordre suivant : Dr Fondic,

Minges, Benjamin, Laidem, Jessica, Jaafar et l'avocat Léon. Elle commence avec le docteur, que ton père présente comme responsable de la mort de Sofia… Ce qui est complètement faux. Ce personnage n'avait aucun rapport avec cette tragédie, ni de près ni de loin...

_ Pourquoi lui et pas quelqu'un d'autre ?

_ Rappelle-toi : c'est dans son hôpital que tu es né. Tout est lié…

_ Mais c'était un hôpital de maternité et de gynécologie !

_ écoute, Muhammad, ton père a subi une sorte de choc psychologique ; son esprit s'est comme arrêté, sans raison apparente, le jour de ta naissance, quand ta mère était encore en vie dans cet hôpital. Les visites incessantes d'Adnane ont irrité le docteur, ce qui est compréhensible, surtout que certaines rumeurs sur le décès de ta mère commençaient à circuler, menaçant ainsi la réputation du lieu. Un jour, le docteur perdit patience et décida de mettre Adnane face à la réalité, lui demandant d'accepter que sa femme ne se reposait plus dans l'hôpital, qu'elle était décédée... Qu'elle nous avait quittés !

_ Cet événement a-t-il été le coup de grâce ?

_ D'une certaine manière, oui. Après une violente dispute, la police a dû venir et intervenir pour expulser ton père de force. Il était un homme obstiné, du genre à

ne jamais lâcher prise. Donc, nous avons conclu que la seule solution restante était de l'emmener à la morgue avant que le corps de sa femme ne soit enterré. À ce stade, tu dois savoir que la morgue correspondait à cette pièce rougeâtre qu'il avait identifiée dans la zone "51", et qui l'avait troublé par ce qu'il y avait vu.

_ Je crois que cette idée n'a pas donné les résultats escomptés, et n'a fait qu'aggraver son choc, ai-je raison ?

_ Exactement. Voir le corps nu de sa femme sortir d'un congélateur mortuaire n'était pas une épreuve agréable. Nonobstant, il fallait qu'il se rende compte par lui-même, malgré l'horreur de la scène.

_ Je te comprends. Parle-moi des autres personnages.

_ Quant à Minges, sa présence sur la liste n'était pas fortuite. Adnane connaissait déjà son travail dans la zone '' 51 '', puisqu'il était l'oncle de Cremo, et bien qu'il ne l'ait jamais rencontré en personne, le choc qu'il a vécu lui a permis de le visualiser dans son esprit avec une clarté incroyable !

_ Dis-moi, sœur Marta, sais-tu pourquoi mon père a choisi de voyager vers cette zone ?? Il y a tant d'autres lieux, encore inexplorés.

_ J'aurais aimé avoir une réponse à cette question. Ton père gardait toujours ses idées pour lui. C'est pourquoi…

Mon téléphone se mit à sonner à nouveau. Ce n'était pas mon ami, le docteur Abdoul, qui appelait cette fois. Ce dernier avait essayé de me joindre à trois reprises aujourd'hui. Je pense qu'il voulait me faire partager les résultats qu'il avait obtenus en étudiant les patients de cet hôpital qu'il visite, ce qui ne m'intéresse pas pour l'instant. L'histoire de mon père est plus cruciale que tout le reste !

_ Tu ne vas pas décrocher, mon fils ? Peut-être que Hillinia a des nouvelles de sa santé.

Le pressentiment de sœur Marta s'est avéré exact : c'était bien elle, ma femme, qui m'avait téléphoné !

Cela ressemblait à une étrange coïncidence, voire amusante. Je me suis levé et m'éloignai pour la deuxième fois de sœur Marta, hésitant un instant à ignorer l'appel… Or, une force intérieure m'a poussé à répondre. Après tout, entendre sa voix, même dans un moment peu propice, ne pouvait pas me nuire : « Allô, ma chérie, comment vas-tu ? »

De l'autre côté du fil, sa voix chancelait sous la peur, comme si un pistolet était braqué sur elle : « Muhammad… Dieu merci ! Où es-tu ?! »

* * *

Après avoir narré à Muhammad l’histoire de sa famille, j'ai eu la sensation d’atteindre la fin du chemin, un chemin que je n'avais jamais imaginé emprunter... Maintenant, il me fallait lui parler de la dernière partie, celle qui concernait son père et le Triangle des Bermudes. Je l'observais échanger avec sa femme, attendant son retour. Pendant ce temps, j'ai ouvert le pendentif que je portais autour du cou. À l’intérieur reposait une photo de nous trois : moi, mon mari Cremo et Adnane, rayonnants dans notre jeunesse, à une période où la vie était simple et nos soucis peu nombreux. C’était le dernier vestige de ces souvenirs précieux, témoin d’un temps révolu que l’on ne pourrait jamais revivre.

* * *

Un violent mal de crâne m’envahit, comme s’il allait exploser. Je m’écroulai à genoux, les yeux embués de larmes. J’aurais souhaité que tout cela ne soit qu’une hallucination, une mauvaise blague ou un mensonge de plus. Si cela était vrai, pourquoi sœur Marta m'avait-elle menti ?!

Je rassemblai mes forces, essuyant mes larmes, et je me dirigeai vers elle, le cœur rempli de colère !

De son côté, elle se leva, tenant dans ses mains le pendentif en cuivre, celui qu'elle avait peut-être ouvert pendant ma conversation avec ma femme.

« La vie est trop belle, n'est-ce pas ? » lui demandai-je d'une voix grave.

Elle comprit immédiatement ce que j'avais appris de Hillinia et recula. Mon regard incisif perçait l'écran qu'elle avait dressé entre nous toutes ces années. Elle voulut répondre, cependant, les mots se bloquèrent dans sa gorge, sachant que cela ne servirait plus à rien.

Mon père était encore vivant !

J'avais le désir de la réprimander pour ce temps volé. Qu'avais-je fait de mal, moi, cet enfant séparé de son père alors que j'en avais tant besoin ?

Finalement, au lieu de déverser mon courroux sur elle, je me détournai et partis vers ma voiture.

* * *

Sœur Marta n'était pas dans son meilleur état. Elle se sentit tomber dans un gouffre profond. Ses pires craintes

prenaient forme sous ses yeux. Elle savait que Muhammad découvrirait la vérité sur son père tôt ou tard, mais elle ne s'attendait pas à ce que les événements prennent une telle tournure. Alors, dans un dernier effort pour réparer ce qui semblait irréparable, elle cria son nom… Une clameur qui fit fuir les corbeaux de leur perchoir.

Muhammad s'immobilisa et tourna une dernière fois le visage vers elle. Leurs regards se croisèrent, chacun exprimant des sentiments inavoués.

Ne voulant pas laisser l'occasion lui échapper, la nonne Marta déclara d'une voix pleine de supplication : « Pardonne-moi, mon cher enfant. »

La réaction de Muhammad fut surprenante. Au lieu de s'éloigner sans prêter attention à ses mots, comme on aurait pu l'imaginer, il leva la main dans un dernier salut, en disant à voix basse : « merci, sœur Marta. Merci pour tout. »

Puis il s'en alla, pour de bon.

كنت أتوقع ما هو أسوء ولكنه جاء أسرع مما توقعت.

فيلم أرض الخوف (2000)

[I was expecting something worse, but it came faster than I expected, (Land of Fear, Egypt (2000)]

Chapitre 34

(Sœur Marta)

A bitter ending is better than endless bitterness.

About Elly (2009)

Ces vingt-quatre dernières années ont filé si rapidement qu'elles semblent n'avoir duré que vingt-quatre heures. Je ne pourrais blâmer Muhammad s'il portait de la rancune à mon encontre. À sa place, je me soulèverais de rage comme un volcan en furie, et je ne lui pardonnerais jamais !

Or, aucun jugement ne peut être rendu avant que toute la vérité ne soit connue… La situation dans laquelle j'étais m'a forcée à mentir, à inventer des événements et à enfouir des secrets que personne d'autre que moi ne connaît !

J’espère qu’Adnane saura me pardonner. Mon cœur est épuisé d’avoir porté ces fardeaux si longtemps.

Il est temps, enfin, de tout dévoiler !

* * *

Après l’incident de la forêt des suicides, Adnane et moi avons été hospitalisés pour suivre les traitements médicaux durant les jours suivants.

Nos lits étaient proches l’un de l’autre et de là où nous étions, nous voyions les médecins et les infirmiers japonais passer devant nous, parlant une langue que nous ne comprenions pas.

Allongée sur mon lit, j’ai appris la mort de Cremo, noyé dans la source d’eau, victime d’une crise vasculaire cérébrale. Personne n’avait osé me l’annoncer de peur que mon état psychologique, déjà fragile, ne se détériore encore plus. C’est grâce à mon insistance pour appeler mon mari que l’administration a dû faire venir un interprète local pour me transmettre la nouvelle.

Lorsque ce dernier vint, avec le médecin, je crus que Cremo se cachait derrière eux. Je me suis levée donc de mon lit, les yeux tournés vers le couloir, espérant entrevoir au moins son ombre. En même temps,

l’interprète commença à balbutier… La sueur perlait sur son front comme s’il était pris en otage. Le médecin lui tendit un mouchoir pour qu’il s’essuie, puis lui fit signe, à en juger par ses gestes, de rassembler son courage et de dire ce qu’ils avaient convenu à l’extérieur.

_ Votre mari est mort, madame.

Il prononça ces mots avec une froideur glaciale et partit, la tête basse.

Le temps s’est arrêté autour de moi.

J’ai vu tout le monde immobile. Mes jambes me portaient à marcher parmi eux, examinant les expressions de leurs visages pâles et lisses, cherchant dans leurs yeux une négation ou une trace de mensonge…

Je suis retournée à mon lit et me recroquevillai sous ma couverture, tandis que mes larmes ruisselaient sans répit. *Ton mari est parti, Marta.* Ces mots tournaient en boucle dans mon esprit avec une telle violence, que j’ai sérieusement pensé à mettre fin à ma vie avant de frôler la folie… Jamais je n’aurais imaginé connaître la douleur de perdre un être cher. C’était au-delà de mes forces… Si je n’avais pas suivi Sofia dans la forêt des suicides, si j’étais restée au ryokan avec mon mari, je l’aurais sauvé… Ou je serais partie avec lui.

Quant à Adnane, son état n'était guère meilleur que le mien... Tout le monde, moi incluse, tenta de lui parler, de le faire réagir, de lui tirer un mot, mais il semblait mort… Mort dans un corps vivant !

Lorsque sa femme Sofia fut retrouvée dans la forêt d'Aokigahara, le même interprète revint vers nous, et cette fois, deux policiers l'accompagnaient. Son regard trahissait la lassitude, comme s'il avait été forcé de venir. Avec la même froideur insupportable, il annonça à Adnane : « ta femme s'est jetée du haut de la falaise. »

Ce dernier ne manifesta aucune réaction, comme s'il le savait déjà.

Après le départ de ce traducteur détestable, qui était vraiment incapable de choisir ses mots avec tact, les policiers se tournèrent vers moi et me posèrent les questions habituelles : combien de temps nous comptions rester au Japon ? Si quelqu'un devait être informé de notre situation ? Et si j'avais quelque chose à ajouter ?

Ils se sont excusés du dérangement avant de mettre fin à leur visite.

Une fois seuls, Adnane bougea de son lit, et pour la première fois depuis notre arrivée à l'hôpital, parla : « nous sommes seuls maintenant… N'est-ce pas ? »

Son regard était plein de compassion, comme s'il me suppliait de lui mentir.

J'ai tourné la tête de l'autre côté, mais il insista : « tu n'y es pour rien, Marta… Dis-moi, mon petit Muhammad va bien ? »

A ce moment-là, Je sentis une douleur déchirante me ronger de l'intérieur, avec une cruauté délicieuse.

Deux jours plus tard, on nous conduisit à l'aéroport. Des représentants de l'ambassade américaine nous attendaient, avec nos bagages. Ils nous dirent qu'ils veilleraient à notre retour à Washington, et que les corps de Sofia et Cremo seraient renvoyés en Amérique après l'accomplissement des formalités liées au rapatriement.

* * *

Un mois plus tard, à Washington,

Le traumatisme avait inauguré un nouveau chapitre de mon existence. Notre maison semblait déserte, comme si l'absence de Cremo s'était insinuée jusque dans ses murs. Les plantes, disposées à l'extérieur et sur le rebord des fenêtres, étaient fanées, ayant perdu leurs couleurs et leur splendeur particulière, conférant à l'endroit une atmosphère lugubre, où ne règnent que misère, malheur et noirceur mortelle.

Dans de telles circonstances, la consolation des gens était fortement présente. De nombreuses personnes vinrent m'entourer de leur compassion… Pourtant, dans leurs yeux, leurs paroles et leurs poignées de main froides, je lisais ce qu'ils cachaient… J'étais sûre que certains ne se souciaient pas autant de ma psychologie brisée que de la pitié qu'ils éprouvaient envers moi.

Au milieu de ce tourbillon d'événements, je me suis demandée si la personne qui s'exprimait maintenant était réellement moi. Marta, la femme forte qui n'avait pas peur de la mort et qui était prête à tout pour atteindre ses objectifs, s'était métamorphosée en une version craintive ! Un changement déconcertant qui soulève une multitude de questions telles que : comment la vie d'une personne peut-elle basculer du parfait au désastreux ?!

Le retour à la personnalité d'Adnane illustre parfaitement ce bouleversement. Le reste de son histoire requiert une concentration absolue pour répondre à une question encore plus importante : d'où tenait cet homme sa capacité d'inventer toutes ces histoires sans laisser la moindre place au doute ?

Tout commença une semaine avant le 22 mai 2008, lorsqu'Adnane reçut, par un matin froid, une lettre de son amie proche '' Tébersse '', dont nous connaissons

bien le contenu. À la première lecture, il sentit que quelque chose sonnait faux. Ce style n'était pas le sien !

Troublé, il sauta dans sa voiture et se rendit chez elle.

Je me souviens encore de ce qu'il avait écrit au sujet de ce jour sur l'une de ses feuilles : « Tébersse, ma chère amie, était l'une des personnes les plus sociables que j'ai connues, mais en m'arrivant devant sa maison, j'ai eu la sensation d'entrer dans un décor de film d'horreur ! Les murs jadis blancs avaient commencé à s'écailler, les fenêtres en bois, rongées par le temps, s'étaient couvertes de ce gris triste qu'on ne voit que sur les maisons oubliées. Dans le jardin, le noir avait supplanté le vert habituel, comme si l'endroit n'avait pas été entretenu depuis des mois ! À l'intérieur, il y avait une table de terrasse, un vélo rouge et un petit terrain de football, tous complètement sales, donnant à l'espace un aspect dégoûtant. Était-ce vraiment ici que Tébersse vivait ? Cela ne lui ressemblait pas, jamais de la vie ! La porte de sa maison était ouverte. J'ai appelé son nom plusieurs fois, mais personne n'a répondu… ! L'inquiétude m'a alors forcé à entrer. J'ai monté l'escalier en colimaçon en marbre pour atteindre sa chambre et… »

Bref, son amie s'est suicidée en prenant des doses excessives de somnifères.

Son geste était-il intentionnel ou cachait-il une souffrance dont nul n'avait conscience ? Personne ne sait.

La mort de Tébersse a été un coup dur qui pesa longtemps sur lui, d'autant plus qu'elle survint à peine une semaine avant son voyage vers le Triangle des Bermudes.

Oui, Adnane s'y est rendu, mais pas de la même manière qu'il l'a raconté !

En réalité, l'une des compagnies lui a proposé, ainsi qu'à trois autres aventuriers, une opportunité exceptionnelle qu'il ne pouvait refuser : **partir à l'aventure vers le Triangle des Bermudes**. Parmi les participants était le gardien Avironne. Dans l'une des feuilles qu'Adnane laissa derrière lui, il expliqua qu'il avait accepté ce voyage pour réaliser un ancien rêve partagé avec Tébersse : explorer tous les lieux les plus énigmatiques du monde. Cependant, deux heures après leur départ, l'aventure tourna au cauchemar… Une tempête les intercepta en pleine mer. Les vagues et les vents détruisirent le bateau, causant la disparition de la plupart des participants… Sauf Adnane, le seul survivant.

Ce que personne ne savait alors, c'est que ce voyage, combiné à la mort de Tébersse, et plus tard à celle de sa

femme Sofia, allait transformer Adnane en un autre homme dont les pensées ne pouvaient être prédites !

Sans oublier que la mise en place des personnages dans sa première histoire, y compris moi-même, était également le fruit de son imagination, ce qui vaut aussi pour le chat Parson. La seule différence, c'est que ce chat n'existe pas réellement parmi nous. Son nom, d'ailleurs, semble clairement dérivé du mot ''personne ''. Quant au fait qu'il parle, on peut supposer que mon ami s'est inspiré des histoires d'animaux que lisent la plupart des enfants pour doter son personnage de cette caractéristique.

Remarquez-vous ? Cet homme savait faire valoir son talent pour l'écriture. Si seulement il n'avait pas dû affronter toutes ces terribles épreuves dans sa vie, Adnane serait un écrivain célèbre aujourd'hui, le sourire radieux sur les lèvres et fier de ses réalisations.

* * *

Les portes de l'église s'ouvrirent largement, laissant les gens sortir après la fin de la prière. Chacun d'eux avait déposé au fond de son cœur le poids de ses fautes,

implorant Dieu de les pardonner pour leurs péchés commis, qu'ils l'aient fait sciemment ou malgré eux.

Le Seigneur est clément, aimant envers Ses serviteurs. Les portes de Sa miséricorde restent en tout temps ouvertes à ceux qui aspirent à la repentance.

Dieu sait que nous finirons toujours par revenir vers Lui, et que nous ferons de notre mieux pour ne pas céder aux tentations du diable, qui ne se lasse jamais d'embellir l'interdit et de nous attirer vers la faute. Il déploie tous ses efforts pour nous entraîner dans son piège, tel un chasseur brandissant un appât trompeur.

Il y a longtemps… J'étais, moi aussi, comme eux…

* * *

Il y a vingt-quatre ans,

Je déambulais, un soir de printemps, dans les ruelles de Washington.

Les problèmes s'accumulaient jour après jour, sans que je parvienne à les résoudre. De plus, un sentiment d'étouffement me serrait le cœur entre les quatre murs de ma maison… C'est pour cela que j'ai fini par la quitter, en m'élançant dans la rue sans direction. Je voulais

simplement m'évader… Fuir ce monstre noir qui y habitait et puisait toute mon énergie.

J'ignore à quel moment il a envahi ma vie, ni comment j'ai pu rester aveugle à sa présence si longtemps. Je n'avais plus la force de le combattre. J'avais désespérément besoin de Cremo, lui qui aurait tout fait pour me défendre… Mais il n'était pas là !

En son absence, je n'étais plus qu'une carcasse inerte, attendant que la mort vienne la délivrer.

Même éloigné de ma maison, je savais que ce monstre me traquait, pouvant me retrouver partout… Jusque dans les entrailles de la terre !

Les passants me regardaient avec stupeur tandis que je courais comme une folle.

Personne n'osa m'interpeller ou me demander ce qui se passait. Je doute même que quiconque y ait pensé ; qui viendrait en aide à une femme au regard hagard, vêtue de haillons ?

Mes pas finirent par me conduire jusqu'à une église. Je n'avais pas l'intention d'y entrer, car je n'étais pas vraiment une femme pieuse. Or, le désir de me cacher de ce monstre dans un refuge qui me protégerait de son mal, me força à franchir les portes. Je m'installai dans un coin reculé, loin de tous, craignant les réactions qu'ils pourraient avoir me concernant.

Il n'y avait pas beaucoup de personnes à l'intérieur. Certains lisaient la Bible avec recueillement, d'autres se tenaient devant la statue de la Vierge Marie, traçant le signe de la croix sur leur poitrine. D'autres encore, assis, ne faisaient rien… Comme moi. Leur seule présence dans l'église leur suffisait ; ils voulaient seulement se rapprocher du Seigneur et ressentir Sa miséricorde.

Alors, je me levai… Et marchai vers l'autel. Au fond de moi, une voix me souflait que je me trouvais exactement là où je devais être.

L'église était illuminée par un lustre suspendu au-dessus de nos têtes, portant dans ses bras des dizaines de lumières jaunes qui diffusaient leur éclat sur les tableaux chrétiens accrochés entre deux colonnes de marbre dressées de chaque côté. Une partie de cette lumière montait vers la voûte, révélant délicatement des fresques religieuses qui ornaient le plafond de l'église.

En m'avançant doucement, mes yeux tombèrent sur un tableau à l'huile représentant le Christ, placé à l'avant de l'église. Il était vêtu d'une tunique légère de couleur terre, un manteau bleu posé sur son épaule gauche et tenant dans sa main droite une croix dorée. Sous le cadre, quelques roses rouges avaient été déposées.

Lorsque j'atteignis la limite autorisée, marquée par une barrière en bois sur laquelle brûlaient des bougies, je

m’arrêtai longuement pour examiner en détail la peinture. Un sentiment étrange m’enveloppa, comme si le Christ m’écoutait lorsque je parlais à moi-même.

Je me mis à raconter, d’une voix presque inaudible, tout ce qui accablait mon cœur : mes chagrins, mon désarroi et mon incapacité à continuer de vivre depuis la mort de mon Cremo. Lorsque j’eus tout dit à propos de ma détresse, je tombai à genoux et éclatai en sanglots.

Tout à coup, une main douce se posa sur mon dos. Je me retournai, saisie d’effroi. Le Christ se tenait devant moi tel que je l’avais vu dans la peinture, avec ses traits sereins, m’invitant à me relever. Il était immuable comme une montagne.

_ Ne crains rien, Marta… Tu es dans la maison du Seigneur. Il n’y a plus de raison pour que la tristesse habite ton cœur. Ton mari Cremo est sous la protection de Dieu. Lis **Jean 11 :25-26** pour te rassurer. Que le Seigneur te bénisse.

La vision disparut comme une brise qui s’efface, et tout redevint à son état initial. Je demandai à l’un des présents de me donner la Bible afin de lire ce que j’avais entendu : « **Jésus lui dit : “C’est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s’il meurt ; et toute personne qui vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?”** »

Une paix profonde m’envahit en lisant cet extrait. Je remerciai Dieu puis le Christ, certaine que mon mari reposait en paix.

C’est alors qu'après ces épreuves que je venais de vivre durant ces derniers mois, je pris une décision irrévocable : je consacrerai ma vie à l’Église, en devenant une nonne, pour mieux comprendre ma foi et les enseignements du livre sacré.

* * *

(…)

Après toutes ces années, je réalisai combien j’avais été imprudente dans ma jeunesse, sans comprendre que la délivrance de nos souffrances ne peut se trouver que dans le chemin de Dieu, et nulle part ailleurs !

Adnane, mon cher ami, est toujours présent dans mes prières et dans mes invocations, que ce soit avant de l’accompagner dans cet hôpital niché au cœur de la nature paisible, loin du tumulte de Washington, ou après. C’est lui qui m’avait demandé de l’emmener là-bas, conscient qu’il était au bord de la folie, après avoir découvert ces histoires qu’il ne cessait de tisser et qui n’existaient que dans son imagination débordante.

De plus, je n’ai jamais rompu ma promesse de veiller sur son fils, Muhammad. Je lui ai consacré une part de mon temps, même si certains prêtres jugeaient cela inadmissible. Je lui ai enseigné tout ce que j’ai pu, et je suis restée à ses côtés jusqu’à ce qu’il atteigne l’âge adulte.

Pour conclure, avant de refermer définitivement cette page, j’aimerais réciter une prière d’un sage arabe nommé Bahá'u'lláh… Une invocation à laquelle je me raccroche chaque fois qu’une épreuve disparaît dans la lumière de ma nouvelle vie :

يا إل يه اسمك شفا يئ وذكرك دوا يئ وقربك رجا يئ وحبك مؤن يس ورحمتك طبي. يب
ومعي · يب ˙ يف الدنيا والآخرة وإنك أنت المع يط العليم
الحكيم (ح ·ضة بهاء الله)

(O my God, Thy name is my healing, Thy remembrance is my remedy, Thy nearness is my hope, Thy love is my comfort, and Thy mercy is my physician and helper in this world and the next. Verily, Thou art the All-Giving, the All-Knowing, the All-Wise.)

*Une heure plus tard, la nonne Marta fut retrouvée morte dans le jardin, les yeux fixés sur le ciel et un large sourire illuminant son visage. La nonne Lola, son amie dans l'église, a déclaré que Marta avait concrétisé son unique souhait : « **mourir dans la maison de Dieu. »***

Ainsi, elle rejoindra à nouveau Cremo, et la vérité sera ensevelie avec cette dame, à jamais...

Chapitre 35

(La dernier le7re d'Adnane)

Mon petit héros Muhammad...

Je ne sais plus quoi t'écrire dans ma dernière leure. Je suis réticent à saisir mon stylo noir, incapable d'accepter l'idée que je pourrais ne plus jamais te revoir après ce jour. Ce n'est même pas facile à imaginer !

Quand tu es né, mon cher, je pensais qu'une belle vie m'auendait avec toi... Je te verrais grandir, je te verrais réaliser tes rêves, je te verrais voyager dans le monde entier... Je te verrais faire beaucoup de choses incroyables... Cependant, le destin en avait décidé autrement : la mort de ta mère Sofia m'a... C'était comme si tu étais étendu sur une source verte, contemplant la grandeur de Dieu dans les paysages piuoresques, dans un état de

tranquillité, puis de nulle part, la terre s'est fendue, t'a englouti et a disparu comme s'il n'y avait rien à cet endroit !

J'ai compris que je n'allais plus bien lorsque j'ai découvert que ma chambre était remplie d'une montagne de papiers, racontant dans chacun d'eux des histoires. Par ailleurs, la première question qui m'est venue à l'esprit était : que t'est-il arrivé, Adnane ?

Une personne folle peut tisser une histoire avec une intrigue forte et des événements très interconnectés, qui suffisent à faire douter un instant qu'elle est fictive mais plutôt réelle !

Ne t'inquiète pas, mon fils. Tout te sera expliqué par Marta, le moment venu, quand tu auras grandi.

Devant toi, mon tout-petit, se trouve un avenir brillant. Sache bien que ton père, Adnane, est très fier de t'avoir comme fils. Sache aussi que tu as eu une mère merveilleuse. Sofia t'a tellement aimé... Plus que les mots peuvent décrire.

Bref, tu étais à nos yeux tout notre monde.

Eh oui ! N'abandonne pas pour aueindre tes objectifs, bats-toi pour eux jusqu'au dernier souffle de vie et n'oublie pas... N'oublie jamais que même si

je ne suis pas à tes côtés, je serai toujours, avec ta mère, dans ton cœur chaque fois que tu auras le plus besoin de nous.

Je ne sais pas ce qui m'auend maintenant, mais ce que je sais et ce dont je suis sûr, c'est que tu me manqueras tant, cher Muhammad.

Au revoir...

Ton papa.

Chapitre 36

(La fin)

” Au revoir... “

Adnane posa enfin son stylo, les yeux rivés sur ces deux derniers mots qui semblaient peser des tonnes : au revoir... Puis il se questionna intérieurement : « existe-t-il encore un espoir de revoir ma famille ? »

Aveu sincère : Bien que le roman soit entièrement écrit en français, son idée principale ainsi que la majorité des événements qui s'y déroulent ont d’abord été rédigés en arabe avant d’être traduits, avec beaucoup d’efforts, de passion et de persévérance, en français. Cela, parce que j’ai été convaincu que cette langue lui confère, d’une certaine manière, un caractère unique.

_ Je vais t'expliquer. Dans l'un de ces papiers, ton père écrivait que notre monde contient des secrets que personne ne voudrait jamais connaître. Pourtant, ce qu'il n'a pas précisé, c'est que certains de ces secrets, surtout ceux liés à l'être humain, peuvent nous laisser complètement sidérés, incapables d'y croire ou, du moins, de les comprendre.

La nonne Marta.